GEORGES DOCQUOIS

LA ROTISSERIE
DE LA
REINE PÉDAUQUE

COMÉDIE-LYRIQUE

EN QUATRE ACTES, CINQ TABLEAUX

D'APRÈS LE ROMAN DE

ANATOLE FRANCE

MUSIQUE DE

CHARLES LEVADÉ



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LA RÔTISSERIE
DE
LA REINE PÉDAUQUE

COMÉDIE LYRIQUE
EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre national de l'Opéra-Comique, le 9 janvier 1920.

Direction de
M. Albert Carré et de MM. Isola frères.

GEORGES DOCQUOIS

LA RÔTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

COMÉDIE LYRIQUE
EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

D'après le roman de
ANATOLE FRANCE

MUSIQUE DE
CHARLES LEVADÉ



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

A

LA CHÈRE MÉMOIRE D'ALICE

G. D.

PERSONNAGES

JÉRÔME COIGNARD, 55 ans. . . .	MM.	JEAN PÉRIER.
JACQUES MÉNÉTRIER, 20 ans. . .		MARNY.
D'ANQUETIL, 30 ans		DE CREUS.
D'ASTARAC, 55 ans.		LAFONT.
FRÈRE ANGE, 40 ans		ALLARD.
LA GUÉRITAUDE, 60 ans.		ROUSSEL.
LÉONARD MÉNÉTRIER, 45 ans . .		BOURGEOIS.
PREMIER POSTILLON.		PUJOL.
DEUXIÈME POSTILLON		HÉRENT.
UN SERGENT DU GUET.		LYS.
CRITON (*rôle muet*).		MARCHAL.
JAHEL, 20 ans	Mmes	MARTHE DAVELLI.
CATHERINE la dentellière, 25 ans .		EDMÉE FAVART.
JEANNETTE la vielleuse, 30 ans . .		MÉGANE.
MADAME MÉNÉTRIER, 40 ans. . .		PERROLD.

CHŒURS : des Buveurs et des Mandragores.

RÔLES MUETS : Sergents du Guet, Valets, Bourgeois de Paris.

LA RÔTISSERIE
DE
LA REINE PÉDAUQUE

ACTE PREMIER

L'intérieur de la rôtisserie de la reine Pédauque, à l'angle de la rue des Cordiers et de la rue Saint-Jacques. Tout ouvertes sur ces deux rues, ses deux façades se plantent en angle obtus sur le théâtre, un des côtés de cet angle (façade de la rue Saint-Jacques) mettant, au troisième plan, une ligne parallèle à la rampe, et l'autre côté barrant en oblique toute la partie jardin. A droite, le mur. Dans ce mur, au premier plan, une porte qui, ouverte, laisse voir l'arrière-salle de la rôtisserie; au deuxième plan, se creuse la grande cheminée sur l'auvent de laquelle est peinte l'image de la reine Pédauque, ainsi appelée parce qu'elle a les pieds palmés à la façon des oies et des canards.

On entre dans la rôtisserie soit par la rue Saint-Jacques, soit par la rue des Cordiers ; le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné est visible au fond, dans la rue Saint-Jacques. Ce qu'on voit fort bien dans la rue des Cordiers, c'est la devanture en culs de bouteille du cabaret du Petit Bacchus, d'où s'échappent des rumeurs de rires.

Fin d'un après-midi d'août.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUES, *assis devant une table, face au public, la figure cachée par un livre qu'il tient en ses deux mains;* FRÈRE ANGE, *à la broche; puis* JEANNETTE LA VIELLEUSE.

Au lever du rideau, fidèles entrant à l'église et buveurs pénétrant au cabaret par groupes intermittents. On entend, très vaguement d'abord, la vielle de Jeannette, qui arrivera bientôt dans la rue Saint-Jacques par la droite.

FRÈRE ANGE

Reine Pédauque, ô toi qui sers d'enseigne
A ce temple de rôtisseurs,
De pères en fils successeurs,
Sois témoin que de soif j'ai la bouche qui saigne!

Un temps. La vielle de Jeannette au lointain.

Si je pouvais quitter la broche rien qu'un peu,
J'irais boire un instant au cabaret d'en face!...
Mais il me faut quelqu'un qui me remplace...

Regardant Jacques toujours absorbé.

Hélas! et cela ne se peut!...

La vielle s'est rapprochée. Jeannette est visible maintenant au fond, à droite.

Et pourtant, ô reine Pédauque,
Si tu vivais, à ma voix rauque,

Tu jugerais la soif que j'ai!
Et, sans plus d'affaire,
De la satisfaire
Tu me donnerais le congé.

Dressant l'oreille.

Tiens! c'est Jeannette la vielleuse!...
Eh! mais la circonstance est très miraculeuse!

Appelant Jeannette, qui se trouve arrivée près de la porte.

Pst! Jeannette!

JEANNETTE

Frère Ange?

FRÈRE ANGE

Entre donc!

JEANNETTE

Me voici.

Elle entre.

FRÈRE ANGE

Ah! si c'est toi qui me l'envoies,
O reine Pédauque, merci!

JEANNETTE, *en extase devant la broche et la main encore sur la manivelle de sa vielle.*

Ah! Seigneur Dieu! les belles oies!
Leur graisse embaume et coule en un petit ruisseau!
La dinde non plus n'est pas laide.

FRÈRE ANGE

Si je t'en promets un morceau,
Voudras-tu me prêter de l'aide?

JEANNETTE, *alléchée.*

Si cela se peut faire...

FRÈRE ANGE

Oh! très facilement!

Il s'agit de tourner cette broche, un moment.

JEANNETTE, *riant.*

Ah! ah! la fonction pour moi n'est pas nouvelle!

Montrant tour à tour la manivelle de la broche et celle de la vielle.

Manivelle pour manivelle,
J'aime autant celle-là, mon Dieu, que celle-ci.
Oui, parbleu! celle-ci nous caresse l'oreille;
Mais celle-là, différente et pareille,
Nous caressant le nez, se fait chérir aussi!

FRÈRE ANGE, *se levant.*

Parfait!

JEANNETTE, *prenant sa place à la broche.*

Mais vous jurez?

FRÈRE ANGE, *se rajustant.*

De façon solennelle!

JEANNETTE

Que j'aurai mon morceau?

FRÈRE ANGE

Demain!

JEANNETTE

Lequel?

FRÈRE ANGE

Une aile!

JEANNETTE, *tournant la broche.*

Cela va-t-il?

FRÈRE ANGE, *approuvant.*

Fort bien!

JEANNETTE, *désignant Jacques.*

Mais quel est ce garçon?

FRÈRE ANGE, *à mi-voix.*

Jacques Ménétrier, fils de cette maison!

JEANNETTE

Il est gentil... Il dort?

FRÈRE ANGE

Non! il travaille,
En attendant son bon maître Coignard.

Chaque fois qu'il parle de Coignard, quelque chose de strident et d'ironique passe dans la voix de Frère Ange, qui éprouve pour cet homme une admiration jalouse.

JEANNETTE

Un homme très savant, je sais!

FRÈRE ANGE, *haussant les épaules.*

Un rien qui vaille,
Qu'on régale, céans, d'un pilon de canard,
De dinde ou d'autre volatile,
Et d'un pichet d'un vin des plus plaisants,
Tous les soirs que Dieu fait depuis bientôt trois ans!

Il hausse de nouveau les épaules.

Mais j'ai soif! Je m'en vais boire. C'est plus utile!
Je reviens tout à l'heure!

Il sort par la gauche et entre vivement au Petit Bacchus.

SCÈNE II

JACQUES *et* JEANNETTE

JEANNETTE, *en extase mélancolique devant la broche qu'elle tourne.*

Avant que de mourir,
Je voudrais bien manger, tout entier, sans partage,
Un de ces oiseaux-là!... Mais, hélas! davantage
Ne les regardons pas!... Je les ferais maigrir!...

Elle soupire.

Ha!...

A ce moment, Jacques laisse tomber doucement sur la table le livre qu'il tenait devant ses yeux. On voit, alors, sa face de vingt ans toute noyée de rêve.

JACQUES, *soupirant aussi.*

Ha!...

JEANNETTE, *à part.*

Tiens! le petit soupire, à ce qu'il semble.

Cherchons le mot de son émoi,
Puisque nous sommes seuls ensemble.

Haut.

Vous avez faim, petit?

JACQUES, *profondément.*

Ho! oui!

JEANNETTE

C'est comme moi...

Après un temps.

Cela vous fait-il mal?

JACQUES, *de même.*

Oui, certe!

JEANNETTE

A moi de même...

Encore un petit temps.

Dans l'estomac cela me met une langueur...

JACQUES, *lentement.*

Moi, la place où cela me fait mal, c'est au cœur.

JEANNETTE, *simplement.*

Moi, j'ai faim de manger.

JACQUES, *toujours les yeux perdus.*

Moi, j'ai faim que l'on m'aime.

JEANNETTE

Quel rêve! Manger chaque jour!
Je n'ai pas de plus belle envie!

JACQUES

Moi, je ne pense qu'à l'amour!
Quel rêve! Aimer toute la vie!

JEANNETTE

Comme il dit bien cela!...

Un temps.

Mais, j'y songe, petit,
Ne sommes-nous pas faits, tous deux, pour nous entendre?

Montrant les volailles.

Vous, vous avez de quoi combler mon appétit...
Et, quand elle a mangé, comme une femme est tendre,
Vous le verrez; moi, je vous en réponds!
Chaque jour, donnez-moi, pour en garnir ma table,
Quelque reste de dinde ou bien de vos chapons;
Et, moi, pour votre cœur je serai charitable.

Jacques s'est levé et s'est approché de Jeannette.

JACQUES, *fraternellement.*

Bonne fille aux cheveux dorés,
Aux yeux pleins d'une humble tendresse,
Rassurez-vous : à vous je m'intéresse,
Et, chaque jour, vous mangerez.
Mais ne me trouvez pas étrange,
Si je n'accepte pas votre aumône en échange.

JEANNETTE

C'est donc que vous aimez déjà?

JACQUES, *profondément.*

Oui, de toute mon âme!

JEANNETTE

Est-ce une fille, est-ce une femme,
Celle pour qui ce petit cœur bougea?

JACQUES, *lentement.*

Est-ce une fille?... Est-ce une femme?... Je l'ignore.

JEANNETTE, *riant.*

Que dites-vous?

JACQUES

Mais oui!
Je ne la connais pas encore;
Mais je sais qu'elle est belle et j'en suis ébloui!
Je ne sais pas quel air elle respire...
Est-ce que je connais sa bouche, ses yeux?... Non!
Je ne sais pas son âge et ne sais pas son nom;
Mais je suis tout entier déjà sous son empire,
Et je l'aime déjà d'un amour furieux!

Il retombe assis à sa place.

JEANNETTE, *tristement.*

Ah! vous prenez l'amour bien trop au sérieux!...

Un temps.

Hélas! aisément je puis lire
Votre sort, à travers votre tendre délire.

Un temps. Puis, très lentement.

Pauvre petit, vous aimerez...
Pauvre petit, vous souffrirez!

Moment de silence. L'orchestre achève de broder dramatiquement cette prophétie dont le thème,

plus intense encore, se fera réentendre au deuxième tableau de l'acte III. Le bruit étouffé des orgues de Saint-Benoît-le-Bétourné s'y vient mêler, présentement.

SCÈNE III

JACQUES, JEANNETTE, FRÈRE ANGE

FRÈRE ANGE, *rentrant du Petit Bacchus.*

J'ai la conscience plus nette,
Grâce à ce coup de vin!... Merci, belle Jeannette!

Il reprend sa place à la broche.

Je volerai pour toi le morceau que j'ai dit.

JEANNETTE, *remontant.*

A demain?

FRÈRE ANGE

A demain!

Jeannette s'arrête un instant derrière Jacques, qui a repris son livre.

JEANNETTE, *à part.*

Ah! le pauvre petit!...

Elle sort par le fond.

SCÈNE IV

JACQUES, FRÈRE ANGE, MADAME MÉNÉTRIER, LÉONARD, *puis* JÉROME COIGNARD

On réentend la vielle de Jeannette, qui s'éloigne, mélancolique, en passant de la rue Saint-Jacques à la rue des Cordiers, puis, peu à peu, disparaît à gauche.

Par le premier plan de droite, entrent monsieur et madame Ménétrier, portant un rechange de broches garnies de volailles à rôtir.

Pendant toute cette scène, aidé de Frère Ange, Léonard — non sans prendre grand intérêt à la leçon qui va être donnée — s'occupera à renouveler les broches.

Mais, pour le moment, petit temps. Sons étouffés des orgues et de la vielle qui s'éteint. Rires dans le cabaret.

LÉONARD

Monsieur Coignard n'est pas arrivé ?

JACQUES

Non, mon père.

Madame Ménétrier s'arrête près de Jacques, l'embrasse tendrement, puis l'examine.

MADAME MÉNÉTRIER

Cher fils ! Quelle pâleur ! Qu'as-tu donc ?

JACQUES

Je n'ai rien.

FRÈRE ANGE

Il apprend le latin! Ah! la belle chimère!

MADAME MÉNÉTRIER, *redescendant.*

C'est cela qui le rend malade. On le voit bien!

JÉROME COIGNARD, *entrant du fond.*

Bonsoir à tous! Bonsoir, Jacques!

JACQUES, *se levant.*

Bonsoir, mon maître!

MADAME MÉNÉTRIER, *empressée et désignant le couvert dressé à la gauche de la table.*

Devant votre couvert, Monsieur, veuillez vous mettre.

Jacques s'est rassis. Jérôme, ayant posé son chapeau sur le coin de la table, ainsi qu'un vieux petit livre qu'il portait, se place debout entre l'escabelle et la table, à gauche.

JÉROME, *grave.*

Ainsi que tu fais chaque soir,
Jérôme, avant que de t'asseoir,
Rappelle-toi que tu n'es que poussière;
Et remercie encore une fois, aujourd'hui,
Dieu, Créateur de tout, qui, trop bon, t'a conduit
Dans cette maison nourricière!
Qu'il daigne t'éclairer dans les enseignements
Que tu fournis, dans tes calmes moments,
A cet enfant doux et modeste.
Qu'il soit témoin, là-haut, de ton humilité;

Et puis à sa très sainte volonté
Remettons-nous-en pour le reste!

Il s'assied et commence à manger, non sans s'être d'abord versé un coup de vin. Il mange avec un couteau qui lui est propre, et qu'il sort de sa poche.

LÉONARD, *attendri.*

Ah! quel homme excellent que ce Monsieur Coignard!

Frère Ange hausse un peu les épaules.

JÉROME, *le nez dans l'assiette.*

Je suis content, c'est du canard!

Il mange et boit.

Ah! que n'ai-je vécu dans Rome, au temps d'Eugène!
J'eusse été, Madame, honoré,
Et n'aurais point connu la gêne,
Comme je fais dans ce siècle abhorré!
Oui, la chance toujours m'aurait été fidèle.
On ne m'eût pas chassé de l'Université;
Et je ne vivrais pas (comble d'adversité!)
Dans un grenier, sans foyer ni chandelle!

FRÈRE ANGE, *aigrement.*

De quoi vous plaignez-vous? Vous mangez!

JÉROME, *bonasse.*

Plus qu'avant.
Oui, c'est vrai; par une fortune
Singulière autant qu'opportune,
Depuis trois ans, je mange, et, lui, devient savant!

Faites, Seigneur, que cela dure!
Gardez-moi, désormais, de la male aventure!

Il boit.

FRÈRE ANGE, *à part.*

Ah! le bonhomme!

JÉROME, *à Jacques.*

Or çà, quel auteur traduis-tu,
Mon fils?

JACQUES

Lucilius. Fragment sur la Vertu.

JÉROME

La Vertu!

Il boit.

Le sujet est beau, sans aucun doute!

Il tend le pichet vide à madame Ménétrier, qui va le remplir au fond à droite.

La vertu!

Il vide son verre.

Mon fils, je t'écoute!

JACQUES, *traduisant.*

« Savoir distinguer ici-bas
» Quelle chose est honnête et quelle ne l'est pas,
» Marcher toujours selon la droite ligne,
» Et, d'honneur toujours revêtu,
» De l'honneur être toujours digne,
» C'est la Vertu! »

JÉROME

Bien!

Il boit.

Mais je veux savoir, cher enfant, si tu penses
Qu'il n'est au ciel de récompenses
Que pour l'homme parfait qui, d'un vouloir têtu,
Pratique ainsi cette vertu...

JACQUES, *après un temps.*

Je ne sais pas.

Jérôme, qui a fini de manger, se lève, alors.

JÉROME

Jetons un regard en arrière,
Et voyons ce que fit Saint Pierre...
Le coq n'eut pas chanté deux fois
Dans la cour du Grand Prêtre,
Que Saint Pierre éleva la voix
Pour renier son maître!
Il est le plus grand saint, pourtant, du Paradis,
Le plus grand, et de telle sorte
Que ni toi, mon cher fils, ni moi, je te le dis,
Nous n'y pourrons entrer, s'il n'en ouvre la porte!

Il reprend son chapeau et son livre.

Or, en fait de vertu, ceci, mes bonnes gens,
Nous avertit qu'il faut être indulgents!

Les orgues se font de nouveau entendre. Jérôme tourne la tête du côté de l'église, et fait un mouvement pour s'y rendre ; mais les buveurs se

mettent à chanter. Jérôme tourne sur lui-même comme à un appel meilleur et plus familier. Remarquant que Jacques est, derechef, absorbé, et que les Ménétrier et Frère Ange lui tournent le dos, occupés à la broche, il sort à pas de loup par la gauche. On le voit entrer au Petit Bacchus. Le chœur des buveurs va son train pendant ce temps.

LES BUVEURS, *dans le cabaret.*

C'est la fin du jour, c'est la trêve !
Chantons ! C'est l'heure du repos !
Dans le vin qui rougit les pots
Chacun de nous cherche son rêve.
Échangeons de joyeux propos !
Amis : buvons ! La vie est brève !
C'est la fin du jour, c'est la trêve !
Chantons ! C'est l'heure du repos !

SCÈNE V

JACQUES, FRÈRE ANGE, MADAME MÉNÉTRIER, LÉONARD MÉNÉTRIER

LÉONARD

Eh ! bien, Jacquot ?

JACQUES

Eh! bien, mon père?

LÉONARD

Ce latin entre-t-il?

JACQUES

Oui, petit à petit.

LÉONARD

Tu le parleras donc quelque jour?

JACQUES

Je l'espère.

LÉONARD, *regardant la place vide de Jérôme.*

Mais où donc est monsieur Coignard?

JACQUES

Il est parti.

MADAME MÉNÉTRIER

N'est-ce pas, Léonard, que sa leçon fut belle?

LÉONARD

Fort belle! Et fort morale, au surplus, Dieu merci!

MADAME MÉNÉTRIER

Allons, Jacquot, quitte ton escabelle:
Il faut nous aider.

Elle sort par la droite, emportant sur un plateau partie des volailles rôties.

LÉONARD, *à Jacques.*

Viens ici.

Il lui remet un autre plateau chargé, que Jacques emporte, à son tour, par la droite.

LÉONARD, *à Frère Ange, avant de disparaître avec eux.*

Et vous, si vous voulez éviter mon reproche,
Frère Ange, gardez-vous d'abandonner la broche.

Il sort.

SCÈNE VI

FRÈRE ANGE, *puis* CATHERINE, *et peu après,* LA GUÉRITAUDE *et* D'ANQUETIL. — *Dans le cabaret :* JÉROME *et les* BUVEURS

FRÈRE ANGE, *mélancolique.*

Au lieu de peiner ainsi sans arrêt,
O reine Pédauque, auprès de ta flamme,
Que j'aimerais mieux, en ce cabaret
Du Petit Bacchus, me rafraîchir l'âme!

VOIX DES BUVEURS

Jérôme Coignard est un bon luron.
Il va nous chanter quelque chose.

FRÈRE ANGE

Combien je voudrais être avec eux!... Mais si j'ose
Quitter la broche, hélas! les dindes brûleront.
Ah! la nécessité méchante!

VOIX DES BUVEURS

Il faut qu'il chante! Il faut qu'il chante!

Cadence de gobelets sur les tables.

Jérôme Coignard! Jérôme Coignard!

LA VOIX DE JÉROME

Bien. A vous contenter je mettrai tout mon art.
Du vin je vous dirai la gloire!
Mais, tout d'abord, à boire! A boire!

VOIX DES BUVEURS

Bravo! Bravo! Buvons, buvons,
Autant que nous le pouvons!

CATHERINE, *entrant par le fond.*

Salut, bon petit frère!

FRÈRE ANGE, *saisi d'admiration.*

Eh! c'est la Catherine!

Il lâche la broche et se lève.

Bonsoir, mon cœur. Ce que je vois de ta poitrine
Me dénonce un corps blanc comme chair de poulet.

Il lui prend la taille.

CATHERINE, *riant.*

Eh! là, frère Ange, s'il vous plaît!

Elle fait effort pour se dégager.

Quoi! ce sont là vos patenôtres?
Je ne suis pas de vos poulets. Voici les vôtres.
N'allez pas les laisser brûler.

FRÈRE ANGE

Tu ne veux donc plus qu'on t'approche?

CATHERINE

Non, retournez à votre broche.

FRÈRE ANGE

On ne peut donc plus te parler ?
Tu vois ce feu ? Moins que mon œil il flambe,
Quand je regarde cette jambe.
Et tu me causes plus d'émoi
Que ne m'en causeraient tous les trésors des Indes!

CATHERINE, *se dégageant.*

Allons, retournez à vos dindes,
Bon petit frère, et lâchez-moi.

FRÈRE ANGE

Qui venez-vous chercher ici?

CATHERINE

Bah! grosse bête!
Faut-il donc, chaque jour, que je te le répète ?
Tu le sais bien, celui
Que je cherche aujourd'hui,
C'est le même qu'hier je cherchais, c'est le même
Après qui je courrai demain,
Car c'est celui que j'aime
Le mieux dans tout le genre humain!

Il dit des choses qui font rire
Et qui font penser à la fois.

Mon bonheur ne se peut décrire,
Quand, seulement, j'entends sa voix.
Je sais qu'il n'a guère de chance,
Et que le destin le poursuit;
Mais je crois à son innocence,
Malgré tout ce qu'on dit de lui.
Il fut régent dans un collège,
Puis laquais, puis comédien,
Puis colporteur, et puis, que sais-je ?
Mais, vois-tu, ce que je sais bien,

C'est que c'est lui qu'hier je cherchais; c'est le même
Après qui je courrai demain;
Car c'est celui que j'aime
Le mieux dans tout le genre humain!

FRÈRE ANGE, *rageur.*

Eh! peux-tu bien jeter les yeux sur ce Jérôme,
Quand je suis là, coquine ?

CATHERINE

Eh! là! pour t'apaiser,
Je m'en vais te donner cette joue à baiser,
Si tu me dis où je pourrai voir ce cher homme.

FRÈRE ANGE, *allumé.*

Un baiser! Donne-le d'abord.

LA VOIX DE JÉROME

Emplissez les pots jusqu'au bord!

CATHERINE, *joyeuse.*

C'est lui!

FRÈRE ANGE, *la tirant par sa jupe.*

Mon baiser!

CATHERINE

Non!

FRÈRE ANGE, *tirant toujours.*

Méchante!

LA VOIX DE JÉROME

Allons, je chante!

CATHERINE

Écoute, il chante!

FRÈRE ANGE

Qu'il chante, s'il lui plaît!

Il quitte de nouveau la broche.

CATHERINE

Chut!... veux-tu bien!...

Elle lui fait lâcher prise en lui frappant les doigts.

FRÈRE ANGE, *meurtri, criant.*

Pendarde!

CATHERINE

Tais-toi!

FRÈRE ANGE, *criant.*

Non!

CATHERINE

Ce poulet
Va brûler, prends-y garde!

Frère Ange retourne précipitamment à la broche.

LA VOIX DE JÉROME, *qui a commencé de chanter pendant ce débat.*

Le vin est l'élixir sacré:
On en boit à l'église.
Le vin par nous est vénéré,
Car il nous fertilise.
Il nous donne, par sa chaleur,
Une force nouvelle,
Et fait, parfois, naître une fleur
Jusqu'en notre cervelle!

Allume en nous, vin divin,
Ton feu de forge,
En coulant par le ravin
De notre gorge!

La Guéritaude et d'Anquetil paraissent dans la rue Saint-Jacques.

VOIX DES BUVEURS, FRÈRE ANGE *et* CATHERINE

Allume en nous, vin divin,
Ton feu de forge,
En coulant par le ravin
De notre gorge!

Bravos et rires dans le cabaret.

FRÈRE ANGE, *qui tient encore la jupe.*

Mon baiser, mon baiser!

CATHERINE, *lui échappant.*

C'est en vain.

FRÈRE ANGE

Où t'en vas-tu?

CATHERINE, *courant vers le cabaret.*

Du vin! Du vin!

Elle entre au Petit Bacchus, où sa venue est saluée par des acclamations.

SCÈNE VII

FRÈRE ANGE, LA GUÉRITAUDE *et* D'ANQUETIL

Depuis quelques instants déjà, du dehors, La Guéritaude et d'Anquetil guettaient Catherine dans la rôtisserie. Au moment même où elle en sort, côté rue des Cordiers, ils y entrent, côté rue Saint-Jacques.

D'ANQUETIL, *à La Guéritaude.*

Vous en trouveriez mille ainsi faites!...

LA GUÉRITAUDE

Tarare!

Chevalier, cette fille est bien la perle rare.

C'est une beauté sans défaut.
Vous verrez, vous verrez, quand je l'aurai nippée,
Qu'elle sera la plus adorable poupée.
Bref, c'est celle-là qu'il me faut.

D'ANQUETIL

Quoi ! de cette goton vous feriez...

LA GUÉRITAUDE

Ma maîtresse !
Une maîtresse exquise, oui-dà, cher chevalier.
Je voudrais des détails sur elle. Cela presse.

D'ANQUETIL, *désignant Frère Ange.*

Adressons-nous à ce particulier.
Hé ! là ! Monsieur le tourne-broche.

FRÈRE ANGE, *sursautant.*

Monsieur ?...

LA GUÉRITAUDE

Tu dois aimer l'argent ? Tiens.

FRÈRE ANGE, *empochant sans lâcher la broche.*

Grand merci !

LA GUÉRITAUDE

La belle enfant qui sort d'ici,
Quel est son nom ?

FRÈRE ANGE, *les yeux au ciel.*

C'est Cœur de Roche !

D'ANQUETIL, *riant.*

Il se moque de vous.

LA GUÉRITAUDE

Tu te moques ?

FRERE ANGE, *baissant la tête.*

Eh! non.

D'ANQUETIL

De la fille dis-nous le nom.

FRÈRE ANGE

Catherine la dentellière,
Qui ne va pas à l'atelier,
Et que je voudrais cordelière
En mon état de cordelier.

LA GUÉRITAUDE

Aime-t-elle quelqu'un ?

FRÈRE ANGE

Hélas ! je la soupçonne,
Sauf un seul, de n'aimer personne.
Mais nul de ses beaux yeux ne fuit le traquenard.

LA GUÉRITAUDE

Et celui-là qu'elle aime ?

FRÈRE ANGE, *méprisant.*

Un Jérôme Coignard,
Que, prétend-elle, elle respecte,
Mais d'un respect que je suspecte.

LA GUÉRITAUDE

Et lui ?

FRÈRE ANGE

C'est un abbé.

LA GUÉRITAUDE

Dans quel coin loge-t-il?

FRÈRE ANGE, *désignant le cabaret.*

Pour l'heure, là-dedans.

LA GUÉRITAUDE, *vivement.*

Suivez-moi, d'Anquetil.

Tous deux pénètrent au Petit Bacchus, où, dès leur entrée, subitement, tout bruit cesse, comme par enchantement.

SCÈNE VIII

FRÈRE ANGE, *seul, puis* LÉONARD, *suivi de* MADAME MÉNÉTRIER *et de* JACQUES, *puis* PIGOREAU *et la corporation des Rôtisseurs.*

FRÈRE ANGE, *seul, tout content.*

Ho! ho! pour notre abbé Jérôme il se prépare
Quelque désagrément de choix. J'en suis certain,
Si j'en crois mon parfait instinct.

Là-dessus, rumeurs dans la rue Saint-Jacques, où paraissent des gens marchant à reculons,

comme précédant un cortège. Force badauds accourent de la rue des Cordiers.

FRÈRE ANGE

Mais d'où vient tout ce tintamarre?

Rentrent Léonard et les siens, attirés par le bruit.

LÉONARD

Qu'a donc cette foule à crier?

A ce moment, se présentent au fond les Rôtisseurs et leur bannière.

PIGOREAU, *sur le seuil, au fond.*

Ménétrier!

Il fait deux pas dans la rôtisserie.

LES ROTISSEURS

Ménétrier!

Ils entrent, bannière en tête, et se rangent derrière Pigoreau.

LÈONARD, *ahuri.*

Eh! quoi! des rôtisseurs toute la confrérie!
Quel événement, je vous prie?...

PIGOREAU, *solennel, faisant un nouveau pas en avant.*

Le patron du *Faisan Royal*
Est mort depuis la nuit dernière.

Il se découvre. Toute la confrérie se découvre.

C'est lui qui portait la bannière,
Car il était le plus loyal.

Il se recouvre. Toute la confrérie se recouvre.

Après lui, c'est à toi qu'il nous plaît de remettre
La garde du bon Saint-Laurent.
Allons, Corbinet, sors du rang,
Et donne la bannière à notre nouveau maître.

Celui qui tient la bannière fait ce qu'on vient de lui commander. Sur la bannière est brodé un beau Saint-Laurent avec son gril et une palme d'or. Pendant que Pigoreau donne l'accolade à Léonard tout gonflé, les rôtisseurs chantent.

LES ROTISSEURS

Bon rôtisseur et craignant Dieu,
Oui, Léonard est le plus digne.
Il mérite l'honneur insigne
Que nous lui faisons en ce lieu.

JACQUES, *se jetant sur la poitrine de Léonard.*

Ah ! mon père !

LÉONARD, *l'étreignant du bras qui ne tient pas la bannière.*

Ah ! mon fils !

MADAME MÉNÉTRIER, *même jeu.*

Cher époux!

LÉONARD

Chère femme!

Ah ! de mes sentiments excusez l'amalgame.
Mes bons amis, mes chers amis,
De mon émotion je ne suis pas remis.

PIGOREAU

De ton honnêteté voici la récompense !

LÉONARD

Merci ! Demain, je vous dirai ce que je pense,
Et je remercierai la corporation
D'une telle marque d'estime.
Puis nous boirons ensemble à l'abolition
De la gabelle et de la dîme.

PIGOREAU, *aux rôtisseurs.*

C'est bon, l'on se verra demain,
Pour trinquer de bonne manière.

A Léonard.

En attendant, pour tous, je te serre la main,
Ménétrier, porte-bannière !

LES ROTISSEURS, *se retirant.*

Bon rôtisseur et craignant Dieu,
Oui, Léonard est le plus digne.
Il méritait l'honneur insigne
Que nous lui fîmes en ce lieu.

SCÈNE IX

FRÈRE ANGE, MADAME MÉNÉTRIER, JACQUES, LÉONARD. *Puis, successivement,* JÉROME COIGNARD, CATHERINE, LA GUÉRITAUDE, D'ANQUETIL *et* LES SERGENTS DU GUET.

JACQUES, *prenant la bannière des mains de Léonard.*

Ah! le beau Saint-Laurent! Regardez donc, frère Ange!

MADAME MÉNÉTRIER, *à Léonard qui s'est assis et semble préoccupé.*

Mais, toi, pourquoi cet air étrange?
Quel est ton souci, Léonard?
Etre triste en un tel moment, c'est grand dommage!

LÉONARD

Notre abbé Jérôme Coignard
Était absent tandis qu'on me rendait hommage
Et qu'on me décernait cet honneur éclatant...
S'il avait été là, j'eusse été plus content.
C'est de quoi je me formalise.

JACQUES

Bah! mon bon maître est à l'église.

Ce disant, il va déposer la bannière au fond, à gauche.

MADAME MÉNÉTRIER

Sans doute.

FRÈRE ANGE, *goguenard.*

Et tenez pour certain
Que le brave homme y prie,
Dans le plus pur latin,
Pour vous et pour la confrérie.

LÉONARD, *à part.*

Où prend-il cet air goguenard ?

A ce point, vacarme infernal au Petit Bacchus. Par sa devanture crevée un escabeau tombe dans la rue des Cordiers. Cris. Bruits de fers qui se froissent.

Mais pourquoi tout ce bruit ?

Soudain, on voit Jérôme Coignard, sans petit collet, sans habit, s'échapper du cabaret. En deux bonds il a traversé la rue et le voici dans la rôtisserie. Il va droit à Frère Ange, et, sous les yeux agrandis de madame Ménétrier, le dépouille de son froc.

Ciel ! c'est monsieur Coignard !
En quel état et dans quelle tenue !

FRÈRE ANGE, *effaré.*

Expliquez-moi...

JÉROME, *revêtant le froc.*

Non, le moment est trop malsain

Pour te conter, cher capucin,
La chose qui m'est advenue.

Il écarte de la cheminée Frère Ange tout décontenancé.

LÉONARD, *sévère.*

Ah! çà, que faites-vous?

JÉROME, *rabattant sur ses yeux le capuchon.*

Monsieur, en vérité,
Je masque mon identité,
Et je prends place à cette broche
Pour éviter un péril proche.

Pendant ce temps, la rumeur s'est enflée au Petit Bacchus, d'où, à son tour, Catherine vient de s'échapper. Par la porte du cabaret, cette fois restée ouverte, on voit les buveurs barrer la sortie à La Guéritaude et à d'Anquetil, aux épées desquels ils opposent des escabeaux. Mais de la rue Saint-Jacques voici venir les sergents du guet. A leur aspect, le cabaret se videra en un clin d'œil.

CATHERINE, *échevelée, à madame Ménétrier.*

Ah! cachez-moi, madame, en ce logis!
Deux seigneurs sont à ma poursuite...

MADAME MÉNÉTRIER

Païenne, hors d'ici! Je connais ta conduite!
Et de te voir sous mon toit je rougis!

LA GUÉRITAUDE, *suivi de d'Anquetil et des sergents.*

Voici la fille, qu'on l'arrête !

CATHERINE

Pourquoi ?

LA GUÉRITAUDE

Vous en savez, à souhait, la raison.
Au châtiment tenez-vous prête.

Aux sergents.

Quant à l'homme, il doit être ici, dans la maison.
Fouillez.

Deux sergents entrent premier plan droite.

Il apprendra bientôt ce qu'il en coûte
Et combien il est immoral
De se jeter sans peur au travers de la route
D'un puissant fermier général !

Pour cacher son embarras, Frère Ange s'occupe à mettre les volets aux devantures de la rue des Cordiers.

CATHERINE, *à part.*

Ah ! je tremble.

D'ANQUETIL, *derrière elle.*

Soyez sans crainte.

CATHERINE

Quoi ?

D'ANQUETIL

Votre cas est excellent.

Il a pour vous un goût fort violent,
Et c'est au bonheur seul que vous serez contrainte.

LA GUÉRITAUDE, *bas au principal des sergents.*

Du mien petit hôtel où vous la conduirez
Voici l'adresse.

Il lui chuchote quelques mots à l'oreille et lui remet de l'argent.

D'ANQUETIL, *bas à Catherine.*

D'un fermier général vous serez la maîtresse,
Et vous vivrez des jours dorés !

LA GUÉRITAUDE, *aux sergents rentrés de droite.*

Eh bien ?

UN SERGENT

Personne.

Sur un signe de leur chef, les hommes se joignent à ceux qui encadrent Catherine, et toute la troupe sort par la rue des Cordiers.

LA GUÉRITAUDE, *aux Ménétrier.*

C'est un homme
Que nous retrouverons, sachant comme il se nomme.
Et lequel de nous deux est le plus fin renard,
C'est ce que nous verrons, ô Jérôme Coignard!

Il sort avec d'Anquetil par la rue des Cordiers.

SCÈNE X

FRÈRE ANGE, MADAME MÉNÉTRIER, JACQUES, LÉONARD *et* JÉROME COIGNARD

JÉROME, *quittant la broche.*

Ah! pour cette fois, je l'échappe belle!
Mais il va falloir me préoccuper
Du plus sûr moyen d'échapper
A ce suppôt de la gabelle.

Il se dépouille du froc.

JACQUES

Mon bon maître...

LÉONARD, *prenant Jacques par le bras et l'asseyant devant la broche.*

Il n'est plus de « mon bon maître » ici!

JÉROME

Oh! pourquoi s'emporter ainsi,
Monsieur Ménétrier?...

LÉONARD

Il faut que l'on m'explique...

JÉROME

Ce n'est point un secret. La chose fut publique.

LÉONARD

J'attends.

JÉROME

Auparavant, souffrez donc, s'il vous plaît,
Que le Frère Ange, au plus vite, aille
Me chercher mon habit et mon petit collet
Que je perdis dans la bataille.

Frère Ange, qui a repris son froc, quitte vivement la rôtisserie et pénètre au Petit Bacchus. Madame Ménétrier, dans la cheminée, s'est mise à dégarnir la broche.

LÉONARD

Dites, qu'avez-vous fait?

JÉROME, *paterne.*

Monsieur, trouvez-vous beau
Que l'on nargue une femme? Un bon cœur s'en chagrine.
C'est pourquoi j'ai navré d'un fort coup d'escabeau
Ce fermier général qui narguait Catherine.

Il remet les vêtements qu'en hâte Frère Ange vient de lui rapporter.

LÉONARD

Monsieur Coignard, tout homme, en votre saint état,
Qui, pour le seul profit d'une fille galante,
Fait preuve d'humeur violente
Mérite le nom d'apostat!
Et, dans une telle aventure,
Il fait horreur à la nature!

JÉROME, *souriant.*

La nature, pourtant, ne me fait point horreur ;
Et j'aime même avec fureur
Ce que je puis voir d'elle en cette Catherine.

A présent, Frère Ange a entrepris de mettre les volets aux devantures de la rue Saint-Jacques.

LÉONARD

Ah ! taisez-vous, par saint Laurent ! Quelle doctrine !
Un homme tel que vous fréquenter des coquins,
Et prendre un cabaret pour temple !

JÉROME, *évangélique.*

Mais, ce faisant, je suis le très sublime exemple
De Celui qui vécut parmi les publicains.
Si vous aviez, monsieur, quelque philosophie,
Vous seriez plus clément, connaissant les dessous
De cette triste vie !
Moi, je suis philosophe, et volontiers j'absous
Les fripons, les coquins et tous les misérables.
Et si vous aviez fréquenté,
Ainsi que je l'ai fait, les gens dits honorables,
Vous sauriez qu'à la vérité,
Quoi qu'il en soit, ces bons apôtres
Ne valent pas mieux que les autres !

LÉONARD, *déchaîné.*

C'est votre avis, vraiment ?
Mes compliments !

Mais puisque ce sont là vos nouvelles allures,
Je soustrais, dès ce soir, mon fils à vos leçons.
Allez donc voir dehors, et sans plus de façons,
Si la reine Pédauque a pas des engelures !

MADAME MÉNÉTRIER

Oh ! Léonard !

JACQUES, *joignant les mains.*

Traiter mon bon maître en bandit !

JÉROME, *martyr.*

Monsieur, vous parlez mal, contre votre coutume.

LÉONARD

Monsieur, j'ai dit ce que j'ai dit.

JÉROME

C'est bien. Je partirai. Mais non sans amertume.
D'ailleurs, je ne suis plus chez vous en sûreté,
Depuis que ce fermier général m'a jeté
Dans ce cas irrémédiable.
Mais, où vais-je porter mes pas, Seigneur ?

LÉONARD

Au diable !

A ce dernier mot, une grande flamme onduleuse s'élève dans le foyer, et, dans une rafale de pluie, d'Astarac, noir des pieds à la tête, paraît, en grand manteau, sur le seuil de la rue Saint-Jacques.

SCÈNE XI

LES MÊMES *et* D'ASTARAC

FRÈRE ANGE, *laissant, d'épouvante, choir le volet qu'il tenait.*

Ha! c'est lui!... Vous l'avez évoqué, je le crois!

LÉONARD

Qui?...

FRÈRE ANGE, *montrant d'Astarac.*

Le diable!

Nouvelle grande flamme dans l'âtre.

MADAME MÉNÉTRIER

Ah! faisons le signe de la croix!

Pendant que madame Ménétrier se signe, d'Astarac se dirige vers le feu, la canne en avant.

D'ASTARAC

La salamandre!

LÉONARD

Eh! quoi?

MADAME MÉNÉTRIER, *se signant à nouveau.*

Jésus!

D'ASTARAC

La salamandre !
Je l'ai vue, en passant, jaillir de cette cendre!

Du bout de sa canne il tracasse les tisons de l'âtre.

FRÈRE ANGE

C'est un sorcier!

JÉROME

Qu'est-ce qu'il dit ?

D'ASTARAC, *toujours tracassant.*

Reviens !... Reviendras-tu ?...

Nouvelle grande flamme onduleuse.

Ha! Ha!

Il tire Jacques près de lui et d'une main lui couvre la tête.

Viens çà, petit.

Dans la flamme qui s'élance
Vois-tu pas la ressemblance
D'une femme au corps vermeil,
Et telle qu'on la croit faite,
Tant c'est pour l'œil une fête,
De l'essence du soleil!

A ce moment, nouvelle grande flamme, et dont les ondulations, cette fois, peuvent, à la rigueur, évoquer le corps d'une belle fille.

JACQUES, *extatique.*

Ha! je la vois! Ma vue en est toute charmée!

Pour un geste de triomphe, d'Astarac ôte sa main de dessus la tête de Jacques. La flamme s'évanouit.

Mais, hélas! elle a fui déjà, dans la fumée!

FRÈRE ANGE, JÉROME, MADAME MÉNÉTRIER, LÉONARD

Qui donc?

D'ASTARAC, *irrité de la question.*

La salamandre!

JÉROME, *s'esclaffant.*

Ah! Ah!

D'ASTARAC, *sévère.*

Ne riez pas!...

La chose en soi ne tient pas du prodige;
Certains esprits du feu se montrent ici-bas.
J'ai vu la salamandre en ce foyer, vous dis-je!

JÉROME, *aux autres.*

Il est fou!...

FRÈRE ANGE

Qu'il est noir!

D'ASTARAC

De cette cendre-là

Elle surgit...

JACQUES, *avec ferveur et une sorte d'adoration.*

Oui, je l'ai vue!...

D'ASTARAC

... et s'envola!

JÉROME, *haussant les épaules.*

Je n'ai rien vu!...

D'ASTARAC

C'est qu'il faut être philosophe
Ou bien prédestiné, comme il se peut
Que le soit cet enfant, pour voir ce corps de feu
Qu'on nomme salamandre!

JÉROME

Eh! monsieur, j'ai l'étoffe
D'un savant!

D'ASTARAC

D'un savant?

JÉROME

Oui, je suis maître ès arts
Et docteur en théologie!

D'ASTARAC

Moi, je suis d'Astarac, grand maître de magie.
Monsieur, je vous cherchais! Il est de ces hasards!...

JÉROME

Vous me cherchiez?

D'ASTARAC

N'êtes-vous pas l'abbé Jérôme?

JÉROME

Coignard! Oui, certe! Et puis?

D'ASTARAC

Eh! bien! vous êtes l'homme
Qu'on m'a recommandé... Vous lisez bien le grec?

JÉROME, *orgueilleusement.*

Personne là-dessus ne me tient en échec!

D'ASTARAC

Vous pouvez donc m'être propice,
En m'aidant à trouver ce qui me manque encor
Pour transformer de vils métaux en or!...
Allons! entrez à mon service;
Et de moi vous serez content,
Si vous me suivez à l'instant.

JÉROME

Si vous prenez sur vous le soin de ma fortune,
J'accepte votre offre opportune.

D'ASTARAC

Vous traduirez, en mon château,
Des textes grecs que j'ai reçus d'Égypte
Et dont le sens me reste obscur comme une crypte.
Vite, prenez votre manteau.

JACQUES, *timidement.*

Monsieur...

D'ASTARAC

Quoi donc?

JACQUES

Si j'osais me permettre...
Je voudrais...

D'ASTARAC

Tu voudrais?

JACQUES

Accompagner mon maître.

LÉONARD *et sa femme, suffoqués.*

Ho!...

JÉROME, *avec autorité.*

Sachez qu'il lui faut encor de mes leçons!

D'ASTARAC, *tranchant.*

Je ne veux plus chez moi de si jeunes garçons!

Sombrement, et comme en proie à une vision qui l'affole.

C'est une engeance indiscrète!
Dans tout coin, dans tout réduit,
Ça se glisse, ça furette,
Ça découvre...

Mais il s'arrête, comme inquiet de ses propres paroles.

JÉROME, *curieux.*

Quoi donc?

D'ASTARAC, *coupant court.*

Je n'en veux pas! J'ai dit.

JÉROME, *net.*

Monsieur, vous n'aurez pas le maître sans l'élève.
J'ai grand besoin de lui, car j'écris comme un rat;
Et lui seul me déchiffre et me retranscrira.

D'ASTARAC, *désappointé.*

Alors...

LÉONARD

Je ne veux pas !

JÉROME

Silence !

MADAME MÉNÉTRIER

Non, je rêve ?...

JÉROME, *pressant.*

Jacques vient avec nous ?

D'ASTARAC

Je m'y résigne mal.

JÉROME, *tournant le dos à d'Astarac.*

Alors, marché rompu.

D'ASTARAC, *navré.*

Sans regret ?

JÉROME

Pas le moindre.

D'ASTARAC

Alors, qu'il vienne aussi.

A part.

Du reste, qu'ai-je à craindre ?
Ce n'est qu'un pauvre enfant tout gonflé d'idéal.

Haut, à Jacques, en souriant.

Je te ferai revoir la belle salamandre !

JACQUES, *extasié.*

Ah !...

LÉONARD

Tu vas nous quitter!

MADAME MÉNÉTRIER

Ciel! Que viens-je d'entendre?

JACQUES, *résolument.*

Si mon bon maître part, je veux aussi partir.

D'ASTARAC

Monsieur le rôtisseur, il y faut consentir.
Ponr occuper sa place en la rôtisserie,
J'entretiendrai de mes deniers un marmiton.

JÉROME

Et tout s'arrange ainsi pour le mieux.

D'ASTARAC

Qu'en dit-on?

LÉONARD, *ébranlé.*

Puisque c'est le désir de votre seigneurie...

Transporté, Jacques décroche son manteau et son chapeau, pendus quelque part dans la salle.

MADAME MÉNÉTRIER

Eh quoi! tu laisserais emmener notre enfant!
Ah! Jacques, ne pars pas! Ta mère le défend!

D'ASTARAC

C'est pour son bien qu'on vous l'emmène.
Vous le verrez, chaque semaine.

JACQUES, *montrant Léonard.*

J'ai son consentement, et j'implore le tien.

La cloche de Saint-Benoît se met à tinter.

MADAME MÉNÉTRIER

Eh bien, pars. Mais surtout, demeure bon chrétien.

JÉROME

Avec vous il ira communier, à Pâques!

D'ASTARAC

Venez.

Il sort par le fond.

FRÈRE ANGE, *le nez dans la rue des Cordiers.*

Voici le guet!

JÉROME

Fuyons!

Il détale, suivi de Jacques.

MADAME MÉNÉTRIER, *éperdue.*

Au revoir, Jacques!

Par la porte restée ouverte de la rue des Cordiers, on voit passer, dans des tourbillons de pluie, la patrouille des sergents du guet portant des lanternes.

ACTE DEUXIÈME

La bibliothèque du château d'Astarac.

Sur des tablettes de chêne, tout le long des vastes murailles, une armée innombrable de livres in-douze, in-octavo, in-quarto, in-folio, vêtus de basane, de maroquin, de parchemin, de peau de truie. Grandes tables, sphères célestes, carafes, ballons de verre, machines astronomiques. Des cercueils égyptiens de forme humaine dressent leur gaine peinte de figures sacrées et leur face d'or aux longs yeux luisants des deux côtés de la monumentale cheminée, à gauche, et de la grande porte, à droite. premier plan. Au troisième plan, du même côté, autre porte petite. Près de la cheminée, porte sous tenture.

Tout cela est éclairé par une très vaste baie qui occupe presque tout le fond de la salle et par laquelle on accède de plain-pied à un large balcon, sorte de terrasse, qui file le long du premier étage des deux corps de bâtiments à angle droit du château pour aller aboutir à une tour qui se profile et monte, là-bas, dans l'axe de la scène et parmi les séculaires arbres d'un parc abandonné. A cette même hauteur de premier étage, la tour est percée d'une fenêtre. C'est la fenêtre par laquelle prend jour le laboratoire de l'alchimiste.

Au lever du rideau, un fort clair de lune bleuit le parc entier. Une grosse lampe posée sur la grande table, près de la cheminée, jette sur les livres et les manuscrits étalés, un rond de lumière, sorte d'îlot doré dans la clarté laiteuse de cette belle nuit de septembre.

SCÈNE PREMIÈRE

JÉROME COIGNARD, JACQUES

Jacques, dans un fauteuil, près de la terrasse, rêve, les yeux tournés vers le parc. En haut d'une échelle roulante, Jérôme achève de feuilleter un manuscrit sur une tablette élevée d'une des armoires à livres de droite.

JÉROME

Ah ! l'admirable manuscrit !
C'est la merveille des merveilles !
Quel délice pour mon esprit!
Je veux lui consacrer mes veilles !

Il est descendu de l'échelle, a passé devant Jacques et s'est dirigé vers la table de gauche, à deux pas de laquelle il a fait halte.

Plaignons, mon fils, en vérité,
Les êtres que l'oisiveté
Fait tomber dans l'orgie et dans l'impénitence.
Combien triste est leur existence !
Comment donc trouver de l'attrait
Aux fadeurs que vous dit, dans un vil cabaret,
Quelque belle fille imbécile,
Lorsqu'on peut griser son cerveau,

Dans le calme de cet asile,
De tout ce que le monde a pensé de plus beau!

Enveloppant d'un regard toute la bibliothèque.

Du savoir des humains voici toute la somme!
En songeant que je peux y puiser à loisir,
Je frémis d'un noble plaisir,
Et je rends grâce à Dieu qui me fit honnête homme!

Il est, maintenant, près de la table.

Pourtant, de cette tour, qu'on voit si bien d'ici,
Chaque soir, il nous vient une odeur de roussi;
Car, chaque nuit, sur la braise effroyable
Qui rougit le fourneau qu'on appelle athanor,
Ce monsieur d'Astarac cherche à faire de l'or;
De sorte qu'on pourrait se croire chez le diable!...
Le diable? Eh! oui, parbleu! notre hôte en a bien l'air!
Et je discerne en sa personne
Quelque chose qui n'est pas clair...
Mais qu'importe, après tout, puisque sa table est bonne!

Il s'assied.

Travaillons.

Un grand temps.

Mais pourquoi, Jacques, ne fais-tu rien?
Eh! quoi! toujours en rêverie?
Çà, dis-moi, cher enfant, le souci qui te tient.

Silence de Jacques.

Regretterais-tu donc notre Rôtisserie?

JACQUES, *lentement.*

Non, ce n'est pas cela... Je ne sais ce que j'ai.

JÉROME, *se levant et allant à lui.*

Moi, depuis quelque temps, je te trouve changé.
Pourquoi restes-tu, là, muet comme une tombe?

Il lui prend les mains.

Suis-je plus ton bon maître, et ne m'aimes-tu plus ?

JACQUES

Je vous aime toujours. Mais, lorsque le soir tombe,
Je sens que je ne sais plus rien des livres lus.

Dans ce parc peuplé de marbres,
Où s'envole mon ennui,
Les mandragores, la nuit,
Chantent au pied des vieux arbres.

Je les écoute, et mon cœur
S'emplit d'une douce crainte;
Et, tant que dure leur plainte,
Je meurs de tendre langueur.

Leur voix se mêle à la brise,
Sous les astres palpitants ;
Et je ne sais quoi me grise,
Quand je pense : j'ai vingt ans !...

JÉROME

Eh! quoi, mon pauvre enfant, la mandragore encore !
Mais, sais-tu seulement ce qu'est la mandragore ?

JACQUES

C'est une plante...

JÉROME

Eh! oui, certe, à n'en pas douter;
Et la réponse est excellente.
La mandragore est une plante.
Or, ouïs-tu jamais une plante chanter?

JACQUES

Celle-là chante, ô mon bon maître!

JÉROME, *revenant à la table.*

Ah! la pauvre âme,
Que toute fiction à son gré peut saisir!

Il se remet à travailler.

JACQUES, *rêvant.*

Est-ce une fille?... Est-ce une femme?
Je ne sais pas encor l'objet de mon désir!...

CHŒUR DES MANDRAGORES, *au fond du parc* (*voix de rêve*).

Celui que notre voix qui pleure
A su charmer
Prend, près de nous, s'il nous effleure,
Le mal d'aimer.

JACQUES, *à Jérôme.*

Ah! n'entendez-vous pas? Oui, oui, c'est elle encore!

JÉROME, *qui écrit.*

Quoi donc?

JACQUES

La mandragore!

JÉROME

Non; mais, toi?

JACQUES

Je l'entends, je vous en fais serment.

JÉROME, *laissant choir sa plume.*

Silence! C'est assez de sottises, vraiment!...

Il s'absorbe. Du deuxième plan gauche, d'Astarac paraît.

SCÈNE II

JÉROME, JACQUES, D'ASTARAC

D'ASTARAC

Bonsoir, messieurs! Bonsoir! Demeurez! Bon courage!
C'est plaisir de vous voir, aussi tard, à l'ouvrage!

Entrant.

Eh! bien! l'abbé, cette traduction
Du Grand Secret avance-t-elle?

JÉROME

J'y mets toute réflexion,
Monsieur, et point je n'en dételle.

D'ASTARAC

Bravo ! Ne perdez pas de temps !
Pour achever le Grand Œuvre sublime,

Désignant le manuscrit que traduit Jérôme.

C'est la formule enclose là dedans
Que j'attends !
Que ce penser-là vous anime !

JÉROME, *qui n'a pas bougé.*

Monsieur, j'y suis tout appliqué.

Un silence. D'Astarac va et vient, tourmenté. Jacques s'est mis à copier, à une petite table de droite. Le regard de d'Astarac va de l'un à l'autre.

D'ASTARAC, *soudain, à Jérôme.*

Vous sortez, quelquefois ?

JÉROME, *simplement.*

Quand je suis fatigué.

D'ASTARAC, *soupçonneux.*

Où vous promenez-vous ?

JÉROME

Sur les bords de la Seine.

D'ASTARARC

C'est une promenade saine...
Et puis ce n'est pas loin.

JÉROME

A peine à deux jets d'arc.

D'ASTARAC, *impérieux.*

Ne vous promenez pas, s'il vous plaît, dans mon parc !
Ne vous attardez pas (cela, surtout, importe)
Auprès du pavillon tout voisin de la porte !...
Ni l'un, ni l'autre !... C'est compris ?

JÉROME

C'est entendu.

D'ASTARAC, *calmé.*

Merci... Bonsoir !

JACQUES, *timidement.*

Monsieur ?

D'ASTARAC, *non sans douceur.*

Que me veux-tu ?

JACQUES, *debout, rougissant.*

Vous m'aviez promis...

D'ASTARAC, *souriant.*

Quoi ? Fais-toi vite comprendre.

JACQUES, *enhardi.*

De me faire revoir la belle salamandre...

Confus, il baisse les yeux.

JÉROME, *rire léger.*

Ha ! ha !

D'ASTARAC, *allant vivement à Jérome. Bas.*

Ne riez pas !... Qu'il garde cet espoir :
Et n'allez pas le lui ravir par l'analyse !...

Un temps.

Cela l'occupe...

A part.

Et, moi, cela me tranquillise...

Allant à Jacques, et, comme au premier acte, lui posant une main sur les cheveux.

Donc, tu veux la revoir ?

JACQUES

Oh! que faudra-t-il que je fasse ?

D'ASTARAC, *d'abord pris au dépourvu, puis s'avisant, après un coup d'œil circulaire.*

Tu n'auras qu'à t'asseoir en face
De cette chose, en ce fauteuil.

Sur une table, il y a un gros ballon de verre. C'est la chose qu'au hasard, d'Astarac désigne.

JACQUES, *frémissant.*

Mystère, me voici, tout tremblant, sur ton seuil !

D'ASTARAC, *gravité jouée.*

Sur ce ballon rempli d'une poudre solaire
Invisible, petit, tu poseras la main,
Et verras s'y former, cette nuit, ou demain,
L'esprit aérien qui sut si bien te plaire!

JACQUES

Quel miracle est-ce là! Quoi! de ce feu subtil,
Qu'on ne voit pas, naîtra, monsieur, celle que j'aime?
Quoi! dans le feu ? Comment cela se pourrait-il ?
Par quel prodige ? Ou par quel stratagème ?

D'ASTARAC, *lyrique.*

Le feu ! Tout ce qui vit en vient! Lève les yeux !
Et, sous les diaphanes voiles
Des nuages flottant dans l'infini des cieux,
Regarde, enfant, ces millions d'étoiles!
Regarde, cher enfant, et réfléchis un peu !
Regarde, et tu verras (le ciel te le proclame !)
Que toute la nature est une œuvre de feu,
Et que toute existence est fille de la flamme !

JACQUES, *à part.*

Le feu qui brûle en moi va-t-il me consumer ?...
Ah! mandragores, je le sens, le mal d'aimer!...

D'ASTARAC, *qui a gagné le balcon.*

Sois sage, en attendant; et, dans ce soir paisible,
Pour aider ton bon maître, enfant, fais ton possible!...
Du devoir, tous les deux, suivez droit le sillon !

D'Astarac sort et tourne à droite sur la terrasse.

SCÈNE III

JÉROME *et* JACQUES

JÉROME, *tout en travaillant.*

Voilà bien du mystère avec ce pavillon!...
Et d'où lui vient cet air de drame !...

De ce côté qu'est-ce qu'il trame ?...

Relevant ses besicles sur son front.

Jacques, qu'en penses-tu ?

JACQUES, *qui a repris sa place au fond.*

Je ne sais...

D'ailleurs, il n'écoute pas, tout repris par sa rêverie.

JÉROME, *prenant une prise, puis se levant pour aller vers Jacques.*

L'autre soir,
En rentrant, j'ai risqué mes yeux vers la fenêtre...
Et, derrière elle, il m'a semblé voir apparaître,
Et disparaître, une ombre blanche dans le noir...

Il retourne, lentement, à sa table.

Oh! je n'en suis pas sûr... Mais, enfin, c'est étrange...

Il se rassoit.

Voyant s'ouvrir la porte du premier plan droite.

Çà, qui vient là, si tard ?

Un serviteur vêtu de noir introduit Frère Ange et se retire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, *et* FRÈRE ANGE

FRÈRE ANGE

Votre valet, Frère Ange.

JÉROME, *jovial.*

Entre, et dis-nous ce qu'il t'advint de spécial,
Depuis un mois qu'on ne vit plus tes yeux obliques.

FRÈRE ANGE, *modeste.*

J'eus quelques démêlés avec l'Official.
Pour vente de fausses reliques.
Sur elles j'avais dit, pourtant, quelque oraison...

JÉROME, *riant.*

Qui ne t'a point, d'ailleurs, sauvé de la prison?

FRÈRE ANGE

Hélas!... Mais, la prison, s'il se peut qu'on en sorte,
N'est plus rien...

JÉROME

Tu l'as dit. Moi, qui fus, pour ma part,
Quatre ans à la Bastille, à l'heure du départ,
Je raisonnai de même sorte.

FRÈRE ANGE

Par Saint François, que me dites-vous là!
Quoi! vous fûtes à la Bastille ?

JÉROME

Ne va pas croire, au moins, que le Pape en trembla,
Car ce fut pour une vétille.

FRÈRE ANGE

Mais encore...

JÉROME

Il suffit.

FRÈRE ANGE

Ne me direz-vous pas comment cela se fit?

JÉROME

Quelque autre jour... ailleurs... Ici, c'est le domaine
Où s'endort le troupeau de mes remords cuisants.
Je m'y sens m'assagir de semaine en semaine.
Il n'est point, selon moi, de séjours plus plaisants.

FRÈRE ANGE

Oh!

JÉROME

Oui, par Apollon! cette bouquinerie,
Je le soutiendrai mordicus,
Est préférable même à la Rôtisserie
De la reine Pédauque!

FRÈRE ANGE

Et le Petit Bacchus ?

JÉROME, *soupirant.*

Le vin qu'on y buvait délectait la narine.
C'était un gentil cabaret.
Je n'y songe pas sans regret...

FRÈRE ANGE

Et puis, on y voyait la belle Catherine !...

JÉROME

Satanas, vade retro!

FRÈRE ANGE

Quoi, l'auriez-vous oubliée ?

JÉROME, *furieux.*

A mon sort présent la gueuse est liée,
Je ne m'en souviens que trop !...
Autre ton.
Comment va-t-elle ?

FRÈRE ANGE

Elle n'est plus penaude
Comme autrefois, grâce au La Guéritaude.

JÉROME

Eh! quoi, ce vieux coquin de fermier général ?

FRÈRE ANGE, *confidentiel.*

Pour Catherine, il fut superbe et libéral.
Depuis qu'à ses yeux elle est apparue,
Il jette l'argent *ad hoc et ad hac.*
Il l'a mise en son hôtel de la rue
Du Bac.

Là, Catherine vit couverte de dentelles.
Et, certe, elle y serait la reine des mortelles,
Si son seigneur et maître était moins ombrageux.
Par bonheur, un certain chevalier, que l'on nomme
D'Anquetil, et qui sut conquérir le bonhomme,
Est, très obstinément, en tiers dans tous leurs jeux.
Mais, comme, pour deux jours, son vieil amant s'absente,
C'est vous qu'elle prétend revoir sans plus surseoir.
Elle m'a confié la mission pressante
De vous inviter à souper pour demain soir.
Qu'en dites-vous?

JÉROME

Que c'est une bonne fortune,
Et que j'irai!

FRÈRE ANGE

Sur votre élève on compte aussi.

Apercevant Jacques qui continue à rêver.

Mais c'est lui... Que fait-il?

JÉROME, *un doigt sur la bouche.*

Il regarde, d'ici,
Des navires glisser sur les mers de la lune!...
Ne le dérangeons pas en cet état divin.
Laissons-le se griser des parfums de septembre.

FRÈRE ANGE, *jaloux.*

Il se grise!...

Soudain.

J'ai soif!

JÉROME

Eh! viens jusqu'à ma chambre,
Nous y boirons d'excellent vin...

Ils sortent par le premier plan droite.

SCÈNE V

JACQUES, *seul, puis* JAHEL

LE CHŒUR DES MANDRAGORES

Mortel, si ton pied se hasarde
Sur nous, le jour,
Prends garde, la nuit, prends bien garde
Au mal d'amour.

JACQUES

Entendez-vous, monsieur Jérôme,
Leurs voix qui, dans le soir, s'exhalent comme un baume
Et d'un sol amoureux paraissent émaner ?...

S'apercevant qu'il est seul.

Mais vous n'êtes plus là... Seul, dans cette ombre tendre,
Dans l'attente du grave instant qui va sonner,
Mandragores, je puis, et je veux vous entendre.

Tout à coup, il se lève et se dirige du côté du ballon de verre.

« Tu poseras la main... » Voilà ce que m'a dit,

Oui, c'est ce que m'a dit le mage, tout à l'heure...
Or, devant l'inconnu je me sens tout petit,
Et de son souffle froid l'épouvante m'effleure...
Mais l'audace pénètre en mon cœur hésitant...
Allons, Jacques, sois fort... C'est l'Amour qui t'attend !

Il pose la main sur le ballon. Par émotion, il tourne la tête, et, alors, aperçoit Jahel, qui, en robe blanche et bleuissant sous la lune, vient de surgir sur la terrasse, à laquelle elle est arrivée par l'escalier du parc.

Ha! Monsieur d'Astarac ne mentait pas! C'est elle!...

JAHEL, *qui entrait, s'arrête, en l'entendant.*

Quelqu'un ! Mon angoisse est mortelle.

JACQUES, *allant à elle, les mains jointes.*

Amour! Je sens passer en moi ton doux frisson!

La fenêtre de la tour s'embrase d'un feu rouge.

JAHEL, *à part.*

Ce n'est pas le sorcier. C'est un jeune garçon.
Pourrait-il me servir ?

JACQUES, *agenouillé.*

O belle salamandre,
Je t'aime !

JAHEL

A son discours je ne puis rien comprendre.

JACQUES

Je t'attendais.

JAHEL

Vous m'attendiez ?

JACQUES

Et te voici !
Merci d'être venue, oh ! ma beauté, merci !

JAHEL, *riant.*

Ha ! ha ! mon cher petit, vous devez vous méprendre.
Bizarre illusion de votre sang qui bout !
Eh ! quoi ! vous me prenez pour une salamandre ?
C'est un conte à dormir debout !
Ai-je l'air d'une salamandre ?
La chose est folle, en vérité !
Quoi ! Vous ne voulez rien entendre ?
Monsieur, vous êtes entêté !
Je ne suis pas la salamandre.
Voilà toute la vérité.

JACQUES

Oui, vous êtes la salamandre ;
Oui, vous l'êtes, en vérité,
Car vos yeux ne cessent d'épandre
De la flamme en l'obscurité !
Oui, vous êtes la salamandre !
Oui, vous l'êtes, en vérité !

JAHEL

Mais qu'a-t-il ? Son bras m'enlace.
Il perd la tête assurément.

JACQUES

Qui ne la perdrait à ma place ?

Il se jette à ses genoux et lui baise les mains.

JAHEL, *riant.*

Ah ! tout de même, il est charmant.

JACQUES, *encouragé.*

Je vous aime !

JAHEL

Allons, soyez sage.
Ne restez pas à mes genoux.
Otez vos mains de mon corsage.
Voyons, monsieur, expliquons-nous.
A mes ordres soyez docile.

JACQUES, *toujours à genoux.*

Ah ! qu'obéir est difficile !
Et qu'il serait plus doux de vous désobéir,
Si l'on ne craignait tant de vous mettre en colère !

JAHEL

En un moment vous vous feriez haïr.

JACQUES, *lui baisant la main, presque avec respect, et se levant.*

J'obéis.

JAHEL

C'est ainsi que vous saurez me plaire.

Elle l'examine.

Tout d'abord, êtes-vous homme de qualité ?

JACQUES

Las ! les Ménétrier ne l'ont jamais été.
Nous n'avons d'autre épée au flanc qu'une lardoire.

JAHEL

Des rôtisseurs ? La sotte histoire !
Eh ! quoi ! vous êtes fils de rôtisseurs ?

JACQUES

Vraiment.

JAHEL, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! le bel amant !

JACQUES, *contrit.*

De moi vous vous moquez, méchante !

JAHEL

Ah ! sa naïveté m'enchante !...
Au moins, bel amoureux, avez-vous de l'argent ?

JACQUES, *fièrement.*

Mon père n'est pas indigent.

JAHEL

Fort bien ; mais, vous ?

JACQUES

Moi, je n'ai pas une pistole ;
Car monsieur d'Astarac, qui change tout en or
Sur le grand feu de l'athanor,
Garde pour lui seul son pactole.

JAHEL

Quel est votre nom ?

JACQUES

Jacque.

JAHEL, *gravement.*

Eh ! bien, Jacques, m'ami,
Il convient de ne pas m'écouter à demi,
Car ce que je vais dire est chose d'importance :
Il y va de mon existence.

Elle s'est assise.

JACQUES, *à ses pieds.*

J'écoute.

JAHEL

J'ai vingt ans. Je me nomme Jahel.

JACQUES

Oh ! le suave nom pour une étoile au ciel !
Jahel, ô Rossignol, un mot de ton ramage !
Ah ! Jahel, je vous aime !

JAHEL

Écoutez-moi. Le mage,
Qui travaille, en sa tour, d'accord avec Satan...

JACQUES, *effrayé.*

Jahel, parlez plus bas ! Peut-être il vous entend !...

JAHEL

Ce fou, qui m'acheta chez des gens de Bohème,
Me tient prisonnière en ce lieu
Depuis dix ans !

JACQUES

Dix ans ! mon Dieu !...
Quoi ! monsieur d'Astarac, Jahel ? C'est lui ?...

JAHEL

Lui-même.

JACQUES

Qui vous torture ainsi ! Pourquoi ?

JAHEL, *simplement.*

Je crois qu'il m'aime.

JACQUES

Il vous aime. Jahel ! Vous l'a-t-il dit ?

JAHEL

Jamais.
Il ne l'oserait pas : il voit que je le hais.

JACQUES

Ha ! vous le haïssez ?

JAHEL

D'une haine suprême.

JACQUES

Mais, Jahel, qu'il vous aime.
Comment le savez-vous ?

JAHEL

Il aime, puisqu'il est jaloux.
Et voulez-vous savoir comment je sais ?

JACQUES

Je tremble...

JAHEL

Un enfant, qu'il avait, naguère, habitué
A ses louches travaux, m'aimait. Un soir, ensemble,
Il nous vit dans ce parc...

JACQUES, *haletant.*

Eh bien ?

JAHEL, *simplement.*

Il l'a tué.

JACQUES, *anxieux.*

Et s'il nous surprenait ?

JAHEL

Il vous tuerait de même.
Croyez-vous, à présent, que cet homme-là m'aime ?

JACQUES, *debout.*

Mon Dieu !

JAHEL

Ne tremblez pas ainsi.
Il ne peut nous surprendre, à l'heure que voici
Car c'est l'heure où, troublant la nature endormie,
Il se livre avec rage à sa chère alchimie !

JACQUES

Ah ! Jahel, je vous aime et c'en est fait de moi !

JAHEL

Jacques, si vous voulez être aimé, soyez brave.
Écoutez-moi, (l'instant est grave,)
Et revenez de votre émoi.

JACQUES

Parlez, Jahel !

JAHEL

Depuis cette horrible soirée,
Dans le vieux pavillon j'ai vécu séquestrée.
Mais, tantôt, le valet qui s'est fait mon geôlier,
Par hasard, oublia de verrouiller ma porte.
J'ai couru dans la nuit ; j'ai pris cet escalier...
Et le Destin vers toi m'apporte.
Ah ! Jacques, sauve-moi !

JACQUES

Je vous aime, Jahel !

JAHEL

Ah ! si ton amour est réel,
Ici, sur l'heure, arrange notre fuite !
As-tu la clef du parc ?

JACQUES

Dans ma chambre.

JAHEL

Va vite !
Car voici la lueur première du matin !

Jacques a déjà disparu par le deuxième plan droite. A peine est-il hors de scène que la fenêtre de la tour s'obscurcit.

Je t'attends...

Mais, en se retournant, elle constate l'obscurcissement de la fenêtre de la tour.

Ah ! grands dieux ! l'athanor s'est éteint !
Pourquoi s'est-il éteint plus tôt que d'habitude ?...
Ah ! j'ai peur !

SCÈNE VI

JAHEL, JÉROME

Jahel est tombée, évanouie, dans le fauteuil, à l'instant précis où, titubant, Jérôme est rentré par le premier plan droite.

JÉROME

Je voudrais me remettre à l'étude,
Pour rattraper le temps perdu,
Si le temps est perdu que l'on s'occupe à boire...

Il aperçoit Jahel.

Ah ! Seigneur ! Qu'est-ce là ? Jérôme, rêves-tu ?
Et du vin n'est-ce pas un effet illusoire ?...
Ah ! pour tes yeux, Coignard, quel spectacle charmant !
Mais vois donc si ce n'est qu'un rêve seulement ;
Et, de ta main trois fois indigne,
Touchant le bras, plus blanc que cygne,
De cette jeune déité.
Rends-toi compte, Coignard, de sa réalité...

Caressant le bras nu de Jahel :

Non, ce n'est point l'objet d'un vain songe qui passe !
Non, d'une illusion ce n'est point là l'effet !

JAHEL, *s'éveillant.*

Oh! ciel! quel est cet homme?

Elle se dresse.

Ah! laissez-moi, de grâce!

JÉROME, *qui s'accroche à elle.*

Mon cœur...

JAHEL

Voici le jour, et de moi c'en est fait!

Elle échappe à Jérôme, qui trébuche et reprend péniblement de l'équilibre. Elle court à la terrasse; mais elle y est brutalement saisie par d'Astarac qui vient d'y paraître, suivi du valet vêtu de noir.

SCÈNE VII

JAHEL, JÉROME, D'ASTARAC, *et* CRITON

JAHEL, *se débattant sous l'étreinte.*

Ah! vous me faites mal!

JÉROME, *qui s'est avancé.*

Monsieur...

D'une détente de son bras gauche, d'Astarac le renverse presque.

Dieu! quelle pogne!

JAHEL

Ah ! pitié !

D'ASTARAC

D'où te vient, toi, fille sans vergogne,
D'où te vient la témérité
De rompre ta captivité ?
Pour sortir de l'étroite cage
Que je t'ai faite en ma maison,
Bel oiseau, tu comptais, je gage,
Sur l'aide de ce gros oison ?

JÉROME, *vexé.*

Mais...

D'ASTARAC, *tonitruant.*

Silence ! Je ne vous parle pas encore !
Çà, tenez-vous tranquille, attendant votre tour.

A Jahel, qu'il secoue :

Et quant à toi, faible pécore,
Toi qui fais fi de mon amour,
Sache, bon gré mal gré, qu'un jour, de corps et d'âme,
Oui, Jahel, tu m'appartiendras,
Et qu'un jour, je te tiendrai, femme,
Comme, fille, à présent, je te tiens dans mes bras !

Il approche son visage de celui de Jahel, qui se débat.

JAHEL

Ah ! tuez-moi, plutôt !

Elle lui échappe, mais est empoignée par le valet, qui la maintient.

D'ASTARAC

Non, jamais toi, ma belle!...
Allons, Criton, reconduis la rebelle;
Et, cette fois, pousse à fond les verrous...
Sinon, redoute mon courroux!

Déjà, Criton a emmené Jahel. Une seconde, d'Astarac les surveille. Jacques rentre du deuxième plan droite. Il s'arrête, transi, à la vue de d'Astarac tout droit et spectral devant Jérôme toujours vacillant.

SCÈNE VIII

JÉROME; D'ASTARAC, JACQUES

JACQUES, *figé sur place.*

Ah! je meurs!

Instinctivement, il s'est reculé pour n'être pas vu du sorcier.

JÉROME

Maintenant, monsieur, veuillez bien croire...
Veuillez bien croire... Oh! oh! que sa figure est noire!...

Chez Catherine on pourra plaisanter,
Ce soir... Oui, mais, ici, je n'y dois plus compter...

Il se laisse choir, un peu effaré, sur le bras du fauteuil qui se trouve près de lui.

D'ASTARAC, *terrible, le bras tendu.*

Celui-là dont la conscience
Frémit sous le regard d'acier
Du justicier
Entendra sans insouciance
Sonner, une nuit, le moment
Du châtiment!

Celui-là qui s'est rendu traître
Aux lois de l'hospitalité
A mérité,
Quelque nuit, de voir apparaître
Les spectres unis du remord
Et de la mort!

Il disparaît à gauche.

SCÈNE IX

JÉROME, JACQUES

JACQUES, *tremblant.*

Ah! monsieur, l'affreuse menace!

JÉROME

Oui, son discours n'avait rien de bonasse...
Bah! ce sont là paroles d'insensé!

Il bâille.

JACQUES

Mais, par grâce, monsieur, que s'est-il donc passé ?

JÉROME

Peu de chose, mon fils; mais, dans cette rencontre,
Ce peu de chose nous démontre
Que, si terrestrement, si bassement jaloux,
Ce fomenteur de feu, ce tracasseur de cendres,
S'est bien moqué de nous
Avec ses salamandres,
Et que cet imposteur caresse, en grand secret,
Cette fille au si doux attrait.

JACQUES, *avec force.*

Vous vous trompez!

JÉROME, *surpris.*

Eh! qu'en sais-tu ?

JACQUES

Je vous le jure!

JÉROME

Je n'y comprends plus rien. C'est comme une gageure!

Il bâille.

Regarde le lever de l'astre... c'est joli...

Nouveau bâillement.

Mais voici le sommeil... Je vais gagner mon lit.

Il va vers la porte, d'un pas mal assuré.

Ne dormiras-tu pas, mon fils ?

Il a ouvert la porte.

Par le baptême!

Il faut dormir!

Il s'éclipse.

JACQUES, *les bras vers le parc maintenant plein d'une lumière d'aube.*

Jahel! Jahel! Jahel! Je t'aime!...

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Une jolie salle blanche du petit hôtel donné par M. de la Guéritaude à Catherine. Portes à droite et à gauche. Au fond large fenêtre à balcon. Sur une table, un souper préparé. Bougies allumées dans deux candélabres d'argent.

SCÈNE PREMIÈRE

FRÈRE ANGE, *seul.*

FRÈRE ANGE, *debout derrière la table.*

Ah! par mon patron Saint François!
Je suis ravi de ce que j'aperçois.
Quelle chose est plus délectable
Que le spectacle d'une table
Où les vins et les plats, dans un ordre obligeant,

Gisent, parmi les fleurs, sous des flambeaux d'argent?
Voici la dinde!... Ah! ah! Frère Ange, je parie
Que tu serais tenté de te l'approprier...
C'est qu'elle vient tout droit de la rôtisserie
De notre ami Ménétrier!
Ah! l'appétissante volaille!
Au cœur je sens comme un coup de poignard,
Quand je songe qu'il faut qu'elle aille
Dans le large estomac de Jérôme Coignard!

SCÈNE II

FRÈRE ANGE, CATHERINE, *puis* D'ANQUETIL

CATHERINE, *arrivant de droite, en un très élégant déshabillé.*

Que faites-vous là, petit frère,
Avec ce visage dolent?

FRÈRE ANGE

Je regardais, pour me distraire,
Cet oiseau d'aspect succulent.
Certes, la dinde est attachante;
Mais te voici, la dinde a tort.

CATHERINE, *riant.*

Un madrigal!

FRÈRE ANGE, *se rapprochant.*

Tu me dois un baiser depuis un mois, méchante.

Il la presse.

CATHERINE, *résistant.*

Oh! si le chevalier venait...

FRÈRE ANGE

Ça m'est égal.

Il court après elle autour de la table.

CATHERINE

Ah! c'est lui!

FRÈRE ANGE

Je suis mort!

D'ANQUETIL, *venu de gauche.*

Mille pardons, Frère Ange.

Est-ce que, par hasard, mon cher, je vous dérange?

En avançant sur lui, il le fait descendre.

Mais pourquoi vous cacher dans ce grand capuchon?

Il rabat ledit capuchon, d'une main brusque.

Madame, voyez donc le joli greluchon!

FRÈRE ANGE, *à part.*

Il est de bonne humeur!

D'ANQUETIL

Que je vous complimente.

D'un doigt insolent sous le menton, il lui hausse la tête.

Madame, n'a-t-il pas une mine charmante?

FRÈRE ANGE, *comblé.*

Monsieur, je suis confus, vraiment...

D'ANQUETIL, *qui dégaine.*

Sot animal!

Je vais...

Il le fait fuir autour de la salle devant la pointe de son épée.

CATHERINE

Ah! chevalier, ne lui fais pas de mal!

D'ANQUETIL

Vois : il marche à rebours ainsi qu'une écrevisse!
Ah! ah! ah!

FRÈRE ANGE, *traqué.*

Saint François!

D'ANQUETIL

Ah! ah! ah!

FRÈRE ANGE

Au secours

D'ANQUETIL

Comme tu sautes bien!

FRÈRE ANGE

Pitié!

D'ANQUETIL, *le poussant à gauche.*

Comme tu cours!

La porte de gauche cède devant Frère Ange qui disparaît.

Au revoir! Tu prendras l'escalier de service.

La porte se referme, et d'Anquetil, tout en riant, remet son épée au fourreau.

SCÈNE III

CATHERINE, D'ANQUETIL

CATHERINE

Ah! çà, monsieur, est-ce ici ma maison,
Ou bien la vôtre, et s'il faut que j'en sorte ?
Que vous a fait Frère Ange, et pour quelle raison
Vous conduisez-vous de la sorte ?

D'ANQUETIL

Eh! là, madame, à quoi bon discourir ?
Je m'accommode assez de votre Guéritaude,
Et m'en soucie autant que d'une chiquenaude;
Mais un capucin ne se peut souffrir.

CATHERINE

Ce capucin faisait mon salut.

D'ANQUETIL

Eh! Madame,
Il le faisait avec trop de chaleur.

CATHERINE

Chasser un capucin, cela porte malheur.

D'ANQUETIL

C'est un dicton de bonne femme.

CATHERINE

Vous blasphémez, et les cieux irrités...

Coup de marteau à la porte de la rue.

D'ANQUETIL

Laissez en paix les cieux. Voici vos invités.

CATHERINE, *larmoyante.*

Voyez votre sottise extrême :
Nous voilà sans valet!

D'ANQUETIL

Je vais ouvrir moi-même!

Il sort à gauche.

CATHERINE, *seule.*

Imbécile! Butor! Grâce à toi, cette nuit,
Oh! je le sens, il va m'arriver quelque ennui...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JÉROME COIGNARD *et* JACQUES

JÉROME, *poussant Jacques devant lui.*

Mon fils, passez devant.

A d'Anquetil.

Fermâtes-vous la porte,
Pour qu'il ne puisse s'échapper ?

D'ANQUETIL, *après un signe affirmatif.*

Qu'a-t-il ?

JÉROME, *entrant avec Jacques.*

Si je le sais, que le diable m'emporte !
Mais il ne voulait pas venir à ce souper.
Et j'ai dû déployer tout mon art oratoire
Pour lui prouver combien c'était obligatoire,
Qu'envers mademoiselle il faut être galant...
Et qu'on boirait ici du vin très excellent.
Bref, le voici... Mon fils, saluons Catherine.

Il s'approche avec Jacques de Catherine, qui pleure sur une chaise, un mouchoir aux yeux.

Mais qu'a-t-elle qui la chagrine ?
Je vois battre son cœur à grands coups sous le sein.

D'ANQUETIL

C'est qu'à l'instant, j'ai dû chasser son capucin.
Madame en est marrie, et, de plus, elle affirme
Que cela portera malheur à la maison.

JÉROME

C'est là le préjugé d'un pauvre esprit infirme,
Et pour l'admettre elle a trop de raison.
Bonsoir, ma belle...

CATHERINE, *assise.*

Excusez-moi, monsieur Jérôme,
De ne lever vers vous que ces yeux éplorés.

JÉROME

Il me semble, quand vous pleurez,
Que d'un jardin mouillé je respire l'arome.

D'ANQUETIL

Peste! le compliment est dit sans embarras!

JÉROME, *s'exaltant.*

Ah! Monsieur, c'est dans de tels bras
Que l'on trouve l'oubli des maux de cette terre!...
Mais je ferais mieux de me taire,
Car ce sont là des mots mal en proportion
Avec mon âge et ma condition.

D'ANQUETIL

A table!

JÉROME

Volontiers.

D'ANQUETIL

Allons, vite, ma chère,
Essuyez ces beaux yeux,
Et riez ; cela vaudra mieux.
Soyons tout à la bonne chère.

Tous quatre se sont assis. Catherine et Jérôme aux bouts de la table, l'une à droite, l'autre à gauche. Derrière la table, Jacques voisine avec Jérôme, et d'Anquetil avec Catherine.

JÉROME, *déployant une serviette.*

Monsieur, je n'ai pas faim. J'ai soif.

D'ANQUETIL, *débouchant une bouteille.*

Eh! vous boirez
De ces suaves vins pourprés.

Il verse à boire.

CATHERINE

Mais, Jacques mangera de la dinde, j'espère,
Car elle vient de chez son père.

JACQUES

Je n'ai pas faim.

JÉROME

Bon! tu boiras.

JACQUES

Non!

D'ANQUETIL

C'est affreux!

CATHERINE

Mais qu'a-t-il donc? Il est tout blême.

D'ANQUETIL

Est-il malade?

JÉROME

Non.

CATHERINE

Je le crois amoureux.

D'ANQUETIL *et* JÉROME

Ah! ah!

CATHERINE

Vous aime-t-elle?

JACQUES

Eh! qu'importe! je l'aime!

CATHERINE

Pauvre petit! Pauvre petit!

D'ANQUETIL

Alors, quoi? Personne ne mange?
Vous, Catherine, au moins?...

CATHERINE

Je n'ai plus d'appétit
Depuis le départ du Frère Ange.

JÉROME

Mon cher monsieur, je vous déclare, avec bonheur,
Que votre vin est bon et ne sent point la fraude.

D'ANQUETIL

Merci. Vous me faites bien trop d'honneur,
Car c'est le vin du vieux La Guéritaude.
Je puis bien lui prendre son vin,
Puisque je lui prends sa maîtresse !

JÉROME

Rien n'est plus juste, et tout scrupule serait vain.
Vous buvez l'un. L'autre...

D'ANQUETIL

Je la caresse ;
Et je ne sais vraiment quel est le plus exquis
De la femme ou du vin !

JÉROME

Ah ! c'est le vin, marquis !

D'ANQUETIL

Je ne suis point marquis.

JÉROME

Plus je vous examine,
Plus je vous en trouve la mine.
Eh ! quoi ? vous n'êtes point marquis ? C'est singulier.

D'ANQUETIL

Non, je ne suis que chevalier.

JÉROME

Chevalier seulement ! Par Dieu ! cela m'irrite,
Car votre vin a du mérite.

Il est éminemment moelleux et pectoral.
Il fait honneur au goût du fermier général;
Et je le lui dirai.

CATHERINE

Non.

JÉROME

Pourquoi non, ma belle?

CATHERINE

Il vous en veut toujours de ce coup d'escabelle.

JÉROME

Quoi pour un grief si chétif,
Cet homme m'en voudrait?

CATHERINE

Il est vindicatif.

JÉROME

Bah! je le lui pardonne, à cause de sa cave,
Et je le bénis, puisqu'il est absent;
Mais s'il rentrait?

CATHERINE

Ce serait grave.
Je frémis rien qu'en y pensant.

JÉROME

De le voir je n'ai nulle envie.

D'ANQUETIL

S'il paraissait, pourtant?

JÉROME

Alors, je lui dirais :

Il se lève.

J'ai fait des actions blâmables dans ma vie,
Que la contrition suivit toujours de près.
Homme de foi, de modestie et de science,
Si j'ai souvent fait fi de ce petit collet,
Veuillez considérer, cher monsieur, s'il vous plaît,
Qu'en la grâce du ciel j'eus toujours confiance.

Il se rassied.

CATHERINE

Amen!

D'ANQUETIL

Monsieur Coignard est très édifiant.
De son discours plus d'un doit se montrer friand.
Mais les propos légers sont mieux faits pour me plaire;
Et j'aime mieux chanter *laire lan laire!*

Il fredonne :

Pour dresser un jeune courrier
Et l'affermir sur l'étrier,
Il lui fallait une routière,
Laire lan laire!

JÉROME

Un bon petit couplet,
Quand c'est l'heure de rire,
N'a rien qui me déplaît...

D'ANQUETIL

Écoutez donc, messire !

Il fredonne :

Je sais bien qu'on murmurera,
Que Paris nous chansonnera,
Mais tant pis pour le sot vulgaire !
Laire lan laire !

JÉROME

Bravo ! c'est plein de goût !

D'ANQUETIL

J'en ai dans la mémoire
Comme cela beaucoup.

Il ouvre la bouche pour un couplet nouveau.

JÉROME, *l'arrêtant.*

Attendez ! Je vais boire !

Jérôme empoigne la dame-jeanne et va se verser du vin.

D'ANQUETIL, *l'en empêchant.*

Non, non ! ne buvez plus de ce vin-là !

JÉROME

Et pourquoi non ? J'ai soif ?

D'ANQUETIL, *se levant.*

J'en sais un plus insigne !
Le fermier général souvent m'en régala.
Je vous en crois tout à fait digne.

JÉROME

Vous me flattez. Mais quel est-il ?

D'ANQUETIL

C'est un vieux vin de Malvoisie,
Plus suave que l'ambroisie,
Léger, spirituel, émoustillant, subtil,
Et qui ferait un fou de l'homme le plus grave!
Il grise galamment, mais il ne soûle pas !
Dans un coin que je sais il sommeille à la cave.
Je vais le réveiller !

JÉROME, *se levant, titubant un peu.*

Je vous suis de ce pas !
Sauf la bibliothèque, il n'est point de merveille
Plus grande que la cave, et plus riche en appas !

Il saisit un des flambeaux et le passe à d'Anquetil.

Vous, prenez le flambeau ! Je prendrai la bouteille !

D'ANQUETIL

C'est une idée !

JÉROME

Il faut s'entr'aider ici-bas !

Tous deux sortent à droite.

SCÈNE V

CATHERINE, JACQUES

CATHERINE

Nous sommes seuls... Petit...

JACQUES, *sursautant.*

Madame Catherine ?

CATHERINE

Pourquoi fais-tu, dans ce joyeux moment,
Cette mine d'enterrement ?
Çà, dis-moi ce qui te chagrine.
Ton bon maître te croit amoureux... Est-ce vrai ?...
Réponds !... Je t'ai connu tout jeune, en ta famille...
Je suis, tu le sais, bonne fille,
Et, s'il le faut, je te consolerai.

JACQUES

Hélas ! que pourrais-je vous dire ?
Cela tient en deux mots : j'aime, et suis malheureux.

CATHERINE

Ha ! ha !

JACQUES

Quoi ! vous riez ?

CATHERINE

Eh ! oui ! je meurs de rire !
Voyez-moi le bel amoureux !...
Tu te moques ?

JACQUES

Mais, non !

CATHERINE

Sûrement ! Quand on aime,
Vous a-t-on ce visàge blême ?
Non, non ! Quand on aime, petit,
On n'a que de la joie en tête !
Tout prend aux yeux un air de fête,
Vois-tu, quand on aime, petit !
Tout nous plaît, tout nous divertit !
On a, sans faim, de l'appétit ;
On a de l'espoir, même bête,
Oui-dà ! quand on aime, petit !

Jérôme et d'Anquetil sont rentrés depuis un instant.

SCÈNE VI

CATHERINE, JACQUES, JÉROME, D'ANQUETIL

D'ANQUETIL

Bravo ! c'est fort bien dit !

JÉROME

C'est même littéraire!

Il débouche la bouteille qu'il tient.

Je pourrais, au besoin, démontrer le contraire...
Mais ce vin nous attend!

Donnant la bouteille à Jacques.

Je te fais échanson,
Jacques... Bien! Jusqu'au bord!

Levant son verre.

Je bois... à mon grand âge!

D'ANQUETIL

Aimez-vous les chansons?

JÉROME

Une bonne chanson
Vaut un verre de vin et même davantage;
Mais c'est pendant le vin qu'elle a le plus de prix.
Catherine, dis-nous celle que je t'appris.
Ta voix est douce, et le tympan point ne s'écorche
A t'écouter. Allons, va.

CATHERINE, *se lève et annonce :*

La chanson du Porche.

I

Sous le porche de Saint-Benoît
Il est un banc de pierre.
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid,
C'est sur ce banc de pierre

Que s'en vient asseoir,
Hiver comme été, chaque soir,
Jeannette dite la tripière.

Ah ! c'est un bien plaisant endroit
Que le porche de Saint-Benoît !

JÉROME ET D'ANQUETIL

Ah ! c'est un bien plaisant endroit
Que le porche de Saint-Benoît !

CATHERINE

II

Sous le porche de Saint Benoît
Il est un banc de pierre.
Qui mal y pense honni soit,
C'est sur ce banc de pierre
Que nos jeunes gens
Recherchent les soins obligeants
De Jeannette qui n'est pas fière.

Ah ! c'est un bien plaisant endroit
Que le porche de Saint-Benoît !

JÉROME ET D'ANQUETIL

Ah ! c'est un bien plaisant endroit
Que le porche de Saint-Benoît.

JÉROME

A boire ! Je me sens augmenté de volume !

Jacques, merci ! Mais pourquoi ne chantes-tu pas ?
A quoi penses-tu donc ?

JACQUES, *à part.*

Je pense que, là-bas,
Le vieil athanor se rallume,
Et que Jahel attend.

JÉROME, *tendant à nouveau son verre.*

Que dis-tu ?

JACQUES, *versant.*

Rien.

JÉROME

Quoi ? n'es-tu pas content
De boire un vin si bon que Dieu lui-même
N'en boit pas de semblable au ciel ?
Ah ! çà, parleras-tu, mon fils ?

JACQUES, *à part.*

Jahel ! Jahel !

CATHERINE

Le Porche a trois couplets.

JÉROME, *se levant.*

Je dirai le troisième.

III

Sous le porche de Saint-Benoît,
Saint Benoît est de pierre.
Mais, quand, sous lui, Jeanne s'asseoit,
Malgré qu'il soit de pierre,

Le bienheureux saint,
Dès qu'un galant d'un bras la ceint,
Abaisse sa lourde paupière.

Ah! c'est un bien plaisant endroit
Que le porche de Saint-Benoît!

Reprise par Catherine et d'Anquetil.

JÉROME

Catherine, un baiser!

CATHERINE

Non!

JÉROME

Le vin la rend prude!

CATHERINE, *montrant ses jambes.*

Ici, je me sens des fourmis!
Si nous dansions!

JÉROME

La danse est un plaisir permis.

TOUS, *sauf Jacques.*

Eh! dansons!

Ils dansent, tous trois. Soudain, la danse est interrompue par un coup de marteau.

D'ANQUETIL

Mais qui frappe ainsi d'une main rude?

Nouveau coup.

JÉROME, *très gris.*

Eh! qu'importe la main qui frappe durement?

D'ANQUETIL

A-t-il pas dit « qu'importe »? Eh! quoi, Monsieur, comment?

JÉROME

Eh! oui, j'ai dit : qu'importe!
Car ces coups ne sont pas frappés à cette porte.

D'ANQUETIL

Monsieur...

JÉROME.

Non, ce n'est pas au seuil de la maison ;
C'est au seuil de nôtre âme et de notre raison!

D'ANQUETIL, *debout.*

L'abbé, vous êtes ivre!

Trois coups successifs.

JÉROME

Et chaque coup qui retentit,
Croyez-le bien, nous avertit
Qu'il est urgent de croire, et, partant, de mieux vivre,
Et qu'il faut songer à l'Éternité.

Encore trois coups.

Ce marteau nous le dit en paroles fort nettes.

D'ANQUETIL

Monsieur, en vérité,
Vous dites des sornettes!

Grand tapage à la porte.

CATHERINE

Ah! ce sont des brigands!

D'ANQUETIL

Bon! Cela nous manquait!
Des brigands, ô douce pécore!
Non, c'est plutôt le guet.

CATHERINE

Le guet! mais c'est bien pis encore!
Ah! chevalier, je suis morte à demi!

Elle se pâme.

D'ANQUETIL

Je vais inspecter l'ennemi.

Il saute sur le balcon, et, penché vers la rue :

Holà! Qui heurte ainsi de cette main rustaude?

LA VOIX DE LA GUÉRITAUDE

Toi qui parles si haut, prends garde à cette main!

D'ANQUETIL

Ciel! Monsieur de la Guéritaude!

CATHERINE

Seigneur!

Elle s'évanouit.

JÉROME

Eh! quoi! cet homme encore en mon chemin!

Il frappe dans les paumes de Catherine.

D'ANQUETIL, *regardant du balcon.*

Avec sa perruque à marteau,
Il se tient là, planté comme un poteau,
Entre deux grands laquais porteurs de torches hautes.

Bruit de la porte enfoncée.

JÉROME, *un peu dégrisé.*

Vais-je expier, ce soir, mes anciennes fautes?

Paraît La Guéritaude suivi de laquais.

SCÈNE VII

LES MÊMES, M. DE LA GUÉRITAUDE *entre deux porteurs de torches.*

D'ANQUETIL

Soyez le bienvenu, monsieur. Venez souper.

LA GUÉRITAUDE, *sur le seuil.*

C'est ainsi, chevalier, que tu sais me tromper !

D'ANQUETIL

Monsieur, l'on vous salue en toute convenance.

LA GUÉRITAUDE

C'est bien. J'entretiendrai de votre impertinence
Notre bien-aimé Prince. Il me doit de l'argent.
Aussi ne comptez pas qu'il vous soit indulgent.

L'on vous exilera dans quelque bonne ville.

A Catherine, toujours pâmée et aux genoux de laquelle Jérôme se tient encore, tournant le dos au fermier général.

Et vous, pour expier votre conduite vile,
Vous coucherez, dès cette nuit, à l'hôpital,
Et répondrez au Lieutenant de la police.

D'ANQUETIL

Eh! Monsieur, serez-vous jusqu'à ce point brutal!

LA GUÉRITAUDE, *à l'un des porteurs de torche.*

Que ma volonté s'accomplisse.
Allez chercher le guet.

Sort le valet.

JÉROME, *se dressant et reculant.*

J'y vais, monsieur, j'y vais!

LA GUÉRITAUDE

Quel est cet homme?... Ah! Dieu! mais je me le rappelle!
C'est lui qui me donna ce grand coup d'escabelle!
Ah! le hasard est bon!

JÉROME, *à part.*

Je le trouve mauvais.

LA GUÉRITAUDE, *aux laquais.*

Jetez-moi dehors cet ivrogne!

JÉROME, *riant et se frappant le ventre.*

Ne vois-tu donc pas, vieil oison,
Qu'ils ne sont pas assez pour si grosse besogne!

LA GUÉRITAUDE

Allons ! De ce pourceau qu'on purge ma maison!

JÉROME, *aux laquais qui s'avancent.*

Arrière!

A La Guéritaude.

Qu'as-tu dit? *Ta* maison?

LA GUÉRITAUDE

Oui, morguienne!

C'est *ma* maison!

JÉROME, *voix tonnante.*

Tu mens!

LA GUÉRITAUDE

Chassez-moi ce coquin!

JÉROME, *prenant une bouteille.*

Arrière, encore un coup! Et toi, vil publicain,
Pour que l'on soit bien sûr que la maison est tienne,
Barbare maltôtier, infâme partisan,
De ta main crochue et débile,
Inscris donc sur le seuil ce mot de l'Évangile :
Aceldama! ce qui veut dire : *Prix du sang!*
Oui, grave sur le seuil ta preuve,
Ton titre de propriété!
Larron, bandit, homme de quantité,
Écris : Prix du sang de la veuve,
Et Prix du sang de l'orphelin!
Aceldama! Aceldama!

Au comble de la fureur, il brandit sa bouteille.

LA GUÉRITAUDE

Du sac à vin
Saisissez-vous !

JÉROME, *frénétique.*

Je passerai, fussiez-vous vingt !
Chevalier, aidez-moi ! Chargez la valetaille !

D'Anquetil tire l'épée et en pique les trois hommes, qui se sauvent vers la rue. Il les poursuit et disparaît avec eux.

LA GUÉRITAUDE

Je vous tiendrai donc seul !

JÉROME, *l'assommant d'un coup de bouteille.*

Vous n'êtes pas de taille !

Le fermier tombe.

Viens, Jacques, viens !

Jérôme gagne la rue, suivi de Jacques.

SCÈNE VIII

CATHERINE, LA GUÉRITAUDE, LE GUET

LA GUÉRITAUDE, *étendu.*

A l'assassin !
J'ai la tête fendue.

CATHERINE, *qui est revenue à elle, se lève et se penche sur lui.*

Il respire... Fuyons...

Elle court vers la rue. Le porteur de torche qui est sorti le premier revient suivi du guet.

Le guet...

Elle redescend en scène.

Je suis perdue.

Elle retombe assise sur sa chaise.

Non, il ne fallait pas chasser le capucin !

Les sergents sont entrés derrière le valet, qui leur désigne La Guéritaude étendu et Catherine prostrée..

DEUXIÈME TABLEAU

Un coin du parc du château de M. d'Astarac.

A gauche, le haut mur d'enceinte, très vieux, très tapissé de parasites de toutes sortes, et qui se perd derrière les arbres. Dans ce mur, au premier plan, la porte du parc, trapue, d'un vert délavé par les pluies et munie d'une fort grosse serrure rouillée.

A droite, un pavillon de brique, tout encapuchonné de lierre.

Distincte entre les massifs, tout au fond, la tour, à la fenêtre de laquelle rougeoie encore la lueur de l'athanor.

Un banc de pierre à gauche de la porte du pavillon.

Crépuscule du matin. Chants de coqs au loin.

SCÈNE PREMIÈRE

JAHEL, *seule au balcon du premier étage du pavillon.*

JAHEL

Hélas! cette nuit s'achève
Et mon rêve

S'enfuit avec le matin ;
Et, douloureuse et plaintive,
        La captive
N'a pu briser son destin.

Du sorcier qui m'a ravie
        A la vie
Je suis encor dans la main.
Dieu puissant, vers qui se dresse
        Ma détresse,
Y serai-je encor demain?

L'athanor s'éteint.

Saluant l'aube touchante,
        Le coq chante...
L'athanor ne brille plus.
Jacque a laissé passer l'heure,
        Et je pleure
Sur tant d'espoirs superflus.

SCÈNE II

JAHEL, JÉROME *et* D'ANQUETIL

Grincement d'une grosse clé dans une serrure. La porte du parc s'ouvre. On aperçoit une route plantée de peupliers.

JÉROME, *poussant d'Anquetil dans le parc.*

Vite, entrez, chevalier.

JAHEL, *à part.*

Ah! quels sont ces deux hommes?

D'ANQUETIL

Et Jacque?

JÉROME

Il ne saurait plus tarder, à présent.
Il nous suivait de près.

Il laisse la porte ouverte.

D'ANQUETIL

Où sommes-nous?

JÉROME

Nous sommes
Chez le sorcier dont je parlais, chemin faisant.

D'ANQUETIL

Chez monsieur d'Astarac?

JÉROME, *se dirigeant vers le banc.*

Oui.

D'ANQUETIL

Le parc est antique,
Et cette tour, là-bas, promet du fantastique.
Quelque spectre enchaîné, la nuit, doit la hanter.

Il rit.

JÉROME, *levant les bras.*

Quoi! dans notre péril, vous pouvez plaisanter!

Harassé, il tombe sur le banc.

Ouf!... Que penserait-on de mon méfait à Rome,
Si la nouvelle au Pape en arrivait demain?

D'ANQUETIL

Monsieur Coignard, vous êtes un fier homme!
Veuillez me donner votre main.

JÉROME, *sursautant.*

Mais, chevalier, la vôtre est rouge!...

D'ANQUETIL, *légèrement.*

L'équipée
N'a pu finir sans quelque coup d'épée...
Dame! l'un d'eux m'avait jeté sa torche au front!

JÉROME

Las! par l'épée ils périront
Ceux qui se sont servis de l'épée.

D'ANQUETIL

À merveille!
Et vous, monsieur, vous mourrez donc par la bouteille;
Car vous avez frappé le fermier général
Avec une bouteille!... Ah! l'affaire est gentille!
Et, pour le dénoûment, serait-il pas moral
Qu'on vous pendît, et qu'on me mît à la Bastille?

JÉROME *se levant, très agité.*

Devais-je dans l'excès à ce point trébucher!
Te revoici, Jérôme, en un bel équipage!
Hélas! que ne puis-je arracher
Du livre de ma vie encore cette page!
Mais ces regrets sont superflus;
Et je vois, une fois de plus,

Combien facilement vers le mal nous entraîne
Ta faiblesse, ô nature humaine!

Changeant de ton.

Eh! quoi! se pourrait-il, monsieur, qu'on me pendît?

D'ANQUETIL

Certe!

JÉROME

Il faut fuir!

D'ANQUETIL

Vous l'avez dit.

Il s'assoit à califourchon sur le banc, tire un jeu de cartes de sa poche et s'amuse avec.

JÉROME, *de plus en plus agité.*

L'Hôtel du Cheval Rouge, au Rond-point des Bergères,
Est riche en bons chevaux, en berlines légères...
C'est près d'ici... Monsieur, avez-vous de l'argent?

D'ANQUETIL

Beaucoup.

JAHEL, *à part.*

Bravo!

JÉROME

Beaucoup?

D'ANQUETIL

Oui.

JÉROME

C'est encourageant!
Je m'en vais au château préparer mon bagage.

D'ANQUETIL

A vous hâter, je vous engage.

Jérôme fait un mouvement vers le fond, puis revient et pose la main sur l'épaule du chevalier, qui continue de s'amuser avec ses cartes.

JÉROME, *soupirant.*

Ah ! chevalier !

D'ANQUETIL

Quoi donc ?

JÉROME

Où serons-nous demain ?

D'ANQUETIL, *riant.*

Nous le saurons demain, sans doute!

JÉROME

Vous voyez donc ce qu'il en coûte,
Lorsque de la sagesse on quitte le chemin ?

D'ANQUETIL, *impatienté.*

Hâtez-vous !

JÉROME

Oui, je cours !

Ici, même jeu que plus haut.

Une faute petite
En traîne une grosse à sa suite.

D'Anquetil ramasse ses cartes et passe à gauche, en haussant les épaules.

La providence ainsi pour nous deux le voulut.
C'est elle qui toujours règle notre conduite !

Il tombe assis sur le banc et se plonge la tête dans les mains.

D'ANQUETIL

Morbleu ! que faites-vous ?

JÉROME, *pénétré.*

Je songe à mon salut !

D'ANQUETIL

Alors, n'hésitez pas, le salut, c'est la fuite !

JÉROME, *bondissant.*

C'est vrai !

Il disparaît en courant derrière le pavillon.

SCÈNE III

JAHEL, D'ANQUETIL, *puis* JACQUES

JAHEL, *à part.*

Le voilà seul.

D'ANQUETIL, *rêvant.*

Que ce serait charmant
De fuir, si Catherine était de la partie !

Qu'elle se fût à ce jeu divertie !...
Pauvre âme !...

Il s'est rassis sur le banc.

JAHEL, *à part.*

Il ne faut pas que je perde un moment!

Haut.

Monsieur !... Chevalier !...

D'ANQUETIL, *se levant.*

Qui m'appelle ?

JAHEL

Levez la tête.

D'ANQUETIL

Ah ! Dieu ! je crois rêver !
Non, jamais je ne vis une fille si belle !

JAHEL

Monsieur le chevalier, vous pouvez me sauver !

D'ANQUETIL, *montant sur le banc.*

Moi ?

JAHEL

Je suis enfermée en ces lieux. Il importe
De pénétrer ici, puis de forcer la porte
De ma chambre, d'abord, et puis celle d'en bas.
A cela voulez-vous m'aider ?

D'ANQUETIL

De tout mon être !

JAHEL

Tâchez donc de grimper jusqu'à cette fenêtre.

D'ANQUETIL, *s'approchant de la porte.*

Bah ! forçons cette porte !

Il la secoue.

JAHEL

Oh ! vous ne pourrez pas !

D'ANQUETIL, *s'obstinant.*

Mais...

JAHEL

Non, mieux vaut grimper. Ce sera plus facile.
Contre la porte en vain vous luttez, voyez-vous :
On ne peut du dehors triompher des verrous.
Grimpez.

D'ANQUETIL

A vos désirs qui ne serait docile ?

Il grimpe.

Il me semble, en montant vers vous, monter aux cieux !

Il saute sur le balcon.

JAHEL, *faisant un mouvement vers la chambre.*

Venez vite !

D'ANQUETIL, *la retenant.*

Un moment !

JAHEL

Le temps est précieux.

D'ANQUETIL

Mais il faut, avant toute chose,
Puisque au danger pour vous je m'en vais m'exposer,
Il faut me laisser prendre...

JAHEL

Eh ! quoi donc ?

D'ANQUETIL

Un baiser !

JAHEL, *se débattant faiblement.*

Fi ! Monsieur ! Vous osez !

D'ANQUETIL

Oui, j'ose !

Il l'embrasse, et c'est justement à ce point que Jacques pénètre en courant dans le parc.

JACQUES, *voyant Jahel et d'Anquetil.*

Ciel ! qu'ai-je vu ?...

JAHEL, *se dégageant, rieuse.*

Ha ! ha ! qu'il est entreprenant !

D'ANQUETIL

Je saurai, malgré tout, vous sauver, maintenant !

Il disparaît derrière Jahel.

SCÈNE IV

JACQUES, *puis* JEANNETTE LA VIELLEUSE.

JACQUES, *désespéré.*

Jahel ! Jahel !... Mon Dieu ! quelle traîtrise !
De mon amour pour toi voici donc tout l'effet !

Ah! méchante Jahel, que t'avais-je donc fait?
J'ai mal!... En moi quelque chose se brise!

Il tombe sur le banc.

JEANNETTE, *à la porte du parc.*

Un grand parc... un château... Je crois que c'est ici
Que Jacques...

Elle entre.

Mais c'est lui que je vois, Dieu merci!

S'approchant de Jacques.

Monsieur Jacques...

JACQUES, *sursautant.*

Quoi?... Vous, Jeannette?

JEANNETTE

Oui, votre mère...

JACQUES, *vivement.*

Elle n'est pas malade?

JEANNETTE

Oh! non, heureusement!
Mais la tendre maman
Loin de son fils trouve la vie amère
Et voudrait bien savoir
Si vous irez bientôt la voir.

JACQUES

Oui... bientôt... Laissez-moi...

JEANNETTE

C'est pitié comme il pleure
Q'avez-vous, mon enfant ?

JACQUES, *éclatant.*

Ah ! Jeannette, mon cœur se fend !
Que ne suis-je mort, tout à l'heure !

Il sanglote.

JEANNETTE

Oui, je vois ce que c'est, petit...
Cela se devine sans peine.

Elle s'assied près de lui.

Ne vous l'avais-je pas prédit
Ce mal dont, à présent, votre âme est toute pleine ?
Pauvre petit, vous aimerez !
Pauvre petit, vous souffrirez !...

Les choses vont partout de la sorte à la ronde !
Qui dit amour, dit trahison...
Il faut se faire une raison,
Petit, car ainsi va le monde !

Les chansons que, chaque jour,
Je chante sur les routes,
Ces chansons-là sont toutes
De mornes chansons d'amour.
Dans toutes un cœur d'amante.
Dans toutes un cœur d'amant

A tout moment
S'y lamente
Et s'y tourmente
Tristement!

Les choses vont partout de la sorte à la ronde!
Qui dit amour, dit trahison...
Il faut se faire une raison,
Petit, car ainsi va le monde!

Un silence.

JACQUES

Hélas!...

Bruit de serrure forcée derrière la porte du pavillon. Jacques se lève.

JEANNETTE, *se levant aussi.*

Quel est ce bruit?

JACQUES, *entraînant Jeannette.*

Partez, Jeannette!

JEANNETTE, *curieuse.*

Mais...

JACQUES

Partez!

JEANNETTE

Soit!... Vous viendrez bientôt?

JACQUES

Je le promets!

Jeannette sort par la gauche.

SCÈNE V

JACQUES, JÉROME, D'ANQUETIL, JAHEL

JÉROME, *une valise à la main.*

Me voilà prêt !

Il aperçoit Jahel qui sort du pavillon, suivie du chevalier, et s'écrie :

Par Dieu ! c'est la belle recluse
Que je vis, l'autre nuit, si mon œil ne m'abuse !

Il fait ses grâces.

D'ANQUETIL

Monsieur, ne perdons pas de précieux instants.
Il faut fuir à tout prix; or, pour gagner du temps,
Je vous remets mademoiselle,
Pendant qu'avec le plus grand zèle,
Jacque et moi, nous allons commander les chevaux
Qui vont nous emmener et par monts et par vaux.
Viens, petit.

JACQUES

Non !

D'ANQUETIL

Pourquoi ?

JAHEL, *quittant le paquet de hardes qu'elle était en train d'assembler sur le banc.*

Jacques, perds-tu la tête!
Tu ne m'aimes donc plus?

JACQUES, *dans un sanglot.*

Si!

JAHEL, *le poussant vers d'Anquetil.*

Va donc, grosse bête!

Elle revient à son paquet, qu'elle noue.

D'ANQUETIL, *prenant Jacques par le bras.*

Allons, presto! Que de façons!
C'en est fait de nous tous, si nous ne nous pressons!

Il entraîne Jacques. Tous deux disparaissent en courant sur la route.

SCÈNE VI

JAHEL, JÉROME, *puis* D'ASTARAC

JAHEL

Où s'en vont-ils?

JÉROME

Chercher une voiture.

Il ramasse sa valise.

C'est vrai que vous partez avec nous?

JAHEL

Oui, c'est vrai.

Soudain, au pied de la tour, se montre d'Astarac. Ni Jahel ni Jérome ne l'aperçoivent.

JÉROME, *poussant Jahel sur la route.*

Eh bien, sortons d'ici.

Il sort à son tour et ferme la porte derrière lui.

Seigneur ! quelle aventure !

Grincement de clé dans la serrure.

SCÈNE VII

D'ASTARAC, *seul.*

D'ASTARAC, *accourant.*

Arrêtez !...

Il se heurte à la porte, en empoigne la serrure, mais ne peut l'ébranler.

Par l'enfer ! Ah ! je me vengerai !
Ame fourbe, âme vile, en trahison experte,
O Jérôme Coignard, je te voue à ta perte !

Il continue de s'acharner vainement sur la serrure.

ACTE QUATRIÈME

Un paysage tout de coteaux de vignes qui jettent jusqu'à l'horizon leurs longs plis paisibles. Un sentier dans ces vignes mène au village dont — sur la hauteur à droite — on voit les premiers toits et le clocher. A gauche, un large pont enjambe une rivière qui coule dans un vallonnement. La route passe sur ce pont et traverse la scène pour se perdre, à droite, derrière une montagne dans le contre-fort visible de laquelle se creuse une sorte de grotte. Sur les deux berges frissonnent des saules; près du pont, quelques peupliers dressent leurs longues silhouettes. Presque dans l'axe du théâtre, et entre les premier et deuxième plans, s'élève un banc de terre qu'une herbe épaisse feutre.

La nuit. Dans un ciel d'un bleu dur où scintillent métalliquement les nombreuses étoiles, la lune monte, inondant le coteau d'une grande clarté crue.

Bientôt, encore au lointain, côté jardin, les grelots d'un attelage de berline tintent en rythmiques saccades. Au moment où le bruit en devient tout à fait distinct, un grand fracas — essieu rompu, vitres brisées, hennissements des bêtes culbutées, cris de gens sinistrés — se fait entendre. Après quoi, un court répit de stupeur. Puis, des jurons de postillons et des claquements de fouet.

SCÈNE PREMIÈRE

JAHEL *et* D'ANQUETIL, JÉROME *et* JACQUES,
puis LES PREMIER *et* DEUXIÈME POSTILLONS

JAHEL, *soutenue par d'Anquetil, gagne la scène par le pont.*

Ah ! mon cher chevalier, l'affreux événement !

D'ANQUETIL, *la conduisant au banc de terre.*

Asseyez-vous ici.

JAHEL, *tombant assise sur le banc.*

Me direz-vous comment
La voiture s'est renversée ?

D'ANQUETIL

Je ne sais. Mais, d'abord, n'êtes-vous point blessée ?

JAHEL

Non.

D'ANQUETIL

Moi non plus. C'est providentiel.
A Jérôme, qui paraît sur le pont, suivi de Jacques.
Et vous, l'abbé ?

JÉROME, *descendant*

Moi, grâce au ciel,

Qui de tous mes péchés, sans nul doute, m'acquitte,
Cher monsieur, j'en suis quitte
Pour une dent.
Encore elle n'était ni blanche ni solide.

JAHEL

Et Jacques ?

JACQUES

Je n'ai rien. Mais vous savez, perfide,
Que j'eusse bien voulu mourir dans l'accident.

D'ANQUETIL, *au premier postillon, qui survient en compagnie du deuxième.*

Ah ! toi, dis-nous en quel état nous sommes.

PREMIER POSTILLON

Diable ! au plus mal, mes gentilshommes.

D'ANQUETIL

La voiture ?

PREMIER POSTILLON

Elle est bonne à jouer aux jonchets.

D'ANQUETIL

Et les chevaux ?

DEUXIÈME POSTILLON

Quant aux chevaux, un sur les quatre
S'est abîmé dans je ne sais quels trébuchets.

D'ANQUETIL

Ah ! drôles, que j'aurais de plaisir à vous battre !

PREMIER POSTILLON

Nous battre serait peu sensé,

Car nous ignorons de quelle manière
Et par quel hasard nous avons versé.

DEUXIÈME POSTILLON

Pas une pierre sur la route, et pas d'ornière!

PREMIER POSTILLON

Un chemin droit à n'y pas faire un seul faux-pas!

D'ANQUETIL

Mais comment avons-nous versé?

DEUXIÈME POSTILLON

Je ne sais pas...
Cependant, que Dieu nous protège,
Car cela tient du sortilège.

Il s'est découvert, et il se signe; le deuxième postillon l'imite.

JAHEL, *saisie.*

Du sortilège!...

D'ANQUETIL

Ah! le poltron!...
Çà, faites venir un charron,
Et soyez prêts bientôt à reprendre la course.

PREMIER POSTILLON

Il n'est point de charron.

D'ANQUETIL

Qui de vous parle ainsi?

PREMIER POSTILLON

C'est moi, monsieur. Mâcon est loin de ce lieu-ci.

D'ANQUETIL

Ce village, là-haut?

DEUXIÈME POSTILLON

Est de peu de ressource.

PREMIER POSTILLON

Il est très riche en vignerons.

DEUXIÈME POSTILLON

Mais il est très pauvre en charrons.

JAHEL

Ah! nous sommes perdus!

D'ANQUETIL

Que faire?

JÉROME, *à part.*

Allons, Jérôme, en cette affaire,
Il faut montrer ce que tu vaux.

Haut.

Ne reste-t-il pas trois chevaux?

PREMIER ET DEUXIÈME POSTILLONS

Oui.

JÉROME, *se tournant vers eux.*

Pour gagner Mâcon mettez-vous vite en selle.
Embauchez-y, bon gré, mal gré,
Quelque sûr maréchal.

D'ANQUETIL

Allez.

Sortent les postillons.

JÉROME

Mademoiselle,
Avant demain matin tout sera réparé.

Désignant la grotte vers laquelle d'Anquetil se dirige pour en couvrir le sol de son manteau.

Mais, jusque-là, dans cet abri de pierre tendre,
Vous pourrez, chassant tout ennui,
Vous reposer, pour cette nuit.

D'ANQUETIL, *dans la grotte.*

Venez sur mon manteau, ma belle, vous étendre.
La nature a creusé ceci bien à propos,
Convenez-en.

JAHEL, *immobile sur le banc.*

Je ne puis prendre aucun repos.

D'ANQUETIL, *revenant à elle.*

Vous ne pouvez? Quelle plaisanterie!

JAHEL.

Je ne plaisante pas; je ne puis.

D'ANQUETIL

O stupeur!
Vous ne pouvez dormir? Pourquoi donc, je vous prie?

JAHEL

Pourquoi?

D'ANQUETIL

Oui.

JAHEL

Parce que j'ai peur.

JÉROME

Vous avez peur !

D'ANQUETIL

De quoi ?

JAHEL

De l'horrible calèche
Qui, depuis deux jours, se dépêche
Derrière nous, dans le lointain,
Et qui, près du relais, reparut, ce matin !

D'ANQUETIL

Bah ! depuis, nous avons filé comme la flèche.
L'objet de votre peur est loin, c'est bien certain.

JAHEL

J'ai peur, vous dis-je.

JÉROME

Une voiture qui chemine
Peut-elle à ce point-là vous causer de l'émoi !

JAHEL

Ah ! c'est qu'en celle-ci, cher monsieur, croyez-moi,
De celle du sorcier j'ai reconnu la mine.
J'ai peur. Je sens planer sur nous quelque malheur.

D'ANQUETIL, *sur le pont.*

Vous l'entendez, messieurs : Jahel est prophétesse !
C'est admirable !

Il sort un instant par la gauche.

JAHEL

Il fuit tout objet de tristesse.
Aucun pressentiment pour lui n'a de valeur.
Pour moi, la crainte me torture,
Et, bien que je ferme les yeux,
Je vois toujours cette voiture,
Et j'entends crier ses essieux.
Transporté de rage et de haine,
C'est l'alchimiste qui la mène.
La lanterne est comme un œil vert
Qui, dans la nuit tout grand ouvert,
Aux tournants des chemins s'éclipse;
Et, sous son infernal éclair,
Le cheval écumant a l'air
D'une bête d'Apocalypse!

Depuis quelques secondes, Jérôme est sur le pont. Tourné vers la gauche, il semble inspecter l'horizon.

JACQUES

Ah! Jahel, votre peur me gagne, et je frémis.

JÉROME, *sur le pont.*

Rassurez-vous, sur les monts endormis
La lune épand sa clarté de mystère,
Et jusqu'à l'horizon la route est solitaire.

Il redescend.

JAHEL, *entêtement sombre.*

Un malheur est sur nous. Vous êtes avertis.

D'ANQUETIL, *reparaissant de gauche, sur le pont.*

Au grand galop, nos hommes sont partis.
Mais voici que le temps fraîchit. Le vent s'élève.
L'abbé, cherchons du bois, et nous ferons du feu,
Cependant que Jahel, pour se distraire un peu,
Va lire dans la main de Jacques, votre élève!

Il emmène Jérôme dans le sentier des vignes, où ils demeurent visibles pendant ce qui suit. On les voit se baisser et se relever constamment pour ramasser des brindilles et du bois.

SCÈNE II

JAHEL *et* JACQUES

JAHEL

Cher Jacques, sentez-vous comme le vent s'accroît?
Il rôde au bord du fleuve et fait trembler les saules.

JACQUES

Il fait trembler aussi Jahel.

Il ôte son manteau.

JAHEL

Eh! oui, j'ai froid.

JACQUES, *la couvrant de son manteau.*

Mettez ceci sur vos épaules.

JAHEL

Merci, vous êtes bon.

JACQUES, *s'asseyant près d'elle.*

Je vous aime, Jahel,
Et j'endure un tourment cruel
Auprès de vous, lorsque je songe
Que vous ne m'aimez pas.

JAHEL

Qui vous l'a dit ?

JACQUES

Mensonge !
Celui que vous aimez s'appelle d'Anquetil.

JAHEL

Vraiment ?

JACQUES

Oui, vous l'aimez ! Mais, lui, vous aime-t-il ?

JAHEL

Il suffit qu'il n'ait rien de tout ce qui me blesse.
Il a ce qui me plaît : l'argent et la noblesse.

JACQUES

Il n'eut qu'à se montrer pour devenir vainqueur,
Et pour me ravir votre cœur !
Je le sens maintenant : j'eus grand tort de vous suivre !
Ah ! je souffre, Jahel, et ne pourrai survivre
A cette trahison !

JAHEL

Hélas ! pauvre petit, vous perdez la raison.

JACQUES

Hélas ! vous causerez, un jour, quelque folie,
Ou quelque crime.

JAHEL

Est-il aisé d'être jolie
Sans jamais causer de malheur ?

JACQUES

Jahel, par vous je connais la douleur.
Voyez, au firmament, qui sur nos fronts se creuse,
Le chœur des astres chante un hymne à Dieu sans bruit ;
Et les amants heureux disent : « La belle nuit ! »
Moi, je n'en ai jamais vécu de plus affreuse.

D'ailleurs, à partir de cet instant, le ciel, pur jusqu'à cette heure, commence à s'emplir de nuages qui passent sur la lune et la couvrent par intervalles.

JAHEL, *tendrement.*

Viens là sur mon épaule, ô méchant amoureux !
O malheureux imaginaire,
Ah ! que te manque-t-il, dis-moi, pour être heureux ?
Ne sais-tu pas qu'à l'ordinaire,
Toute fille est coquette et se plaît à meurtrir
Celui-là qu'elle veut par-dessus tout chérir ?

JACQUES, *ranimé.*

Jahel, vous m'aimez donc !

JAHEL, *plus tendrement encore.*

Ah ! mon Dieu ! qu'il est drôle !

JACQUES, *effrayé de nouveau.*

Hélas! vous voyez bien que vous ne m'aimez pas!

JAHEL

Mais si! Mais je ne veux le dire que tout bas...
O méchant amoureux, viens là sur mon épaule!...

SCÈNE III

LES MÊMES, JÉROME *et* D'ANQUETIL

Pendant les récriminations de Jacques, Jérôme et d'Anquetil, les bras chargés de broussailles, sont entrés dans la grotte. Jérôme bat le briquet et enflamme le bois répandu.

D'ANQUETIL

L'abbé, je vous fais compliment :
Vous allumez le feu sans trop de gaucherie.

JÉROME

J'ai suivi pour cela le docte enseignement
De maître Léonard à la Rôtisserie.
Ah! c'était le bon temps!...

D'ANQUETIL

Ne nous attristons pas.
Jahel, venez donc, ma chère âme,
Vous étendre auprès de la flamme.

Doucement, Jahel baise Jacques au front, et le quitte, un doigt sur la bouche, pour entrer dans la grotte et s'allonger auprès du feu.

Mais, j'y songe, on n'a fait, aujourd'hui, qu'un repas .
Mon estomac m'en avertit... Qu'en dit le vôtre ?

JÉROME

Hélas ! Monsieur, il dit qu'il est en grand danger,
N'ayant fait qu'un repas, de n'en point faire d'autre
Avant demain, car nous n'avons rien à manger.

D'ANQUETIL

Tonnerre !

Il se couche près du feu.

JÉROME

Chevalier, laissez là le tonnerre,
Le tonnerre n'étant pas du tout culinaire.
D'ailleurs, si vous voulez manger demain matin,
Par des jurons n'outragez pas notre destin !...
Bonsoir.

D'ANQUETIL

Restez donc là. Ce feu n'est pas superbe,
Mais vous serez, pourtant, mieux ici que dehors.

JÉROME, *sortant de la grotte.*

Non, merci. Je m'en vais allonger mon vieux corps
Près de Jacques, sur le banc d'herbe,

Ce disant, il arrive au banc. Se penchant sur Jacques.

Mon fils... il dort...

Il se place comme il peut, près de lui.

JACQUES, *faiblement.*

Jahel...

JÉROME

Il rêve...

Un temps de silence.

Oh! qu'il fait froid!

Nouveau temps.

Et que, pour deux, ce lit d'herbe est étroit!...

Il essaie une nouvelle posture, puis s'impatiente.

Non, lève-toi, Coignard.

Il se dresse.

Le sommeil sur la dure
Pour les gens de ton âge a des effets malsains...
Mais, où vas-tu dormir?... Parbleu! sur les coussins
De la déplorable voiture.

Il s'en va par le pont.

SCÈNE IV

JAHEL, JACQUES, D'ANQUETIL

Le silence s'est fait. Tous dorment. La lune a reparu dans le ciel pour un instant libre de tout nuage. La musique dit, en une phrase, le calme de la nuit qui s'écoule. Calme inquiet. Mais voilà que sous l'action du vent qui s'est élevé de nouveau et fait frissonner, par à-coups, les vignes, une troupe nouvelle de nuages prend sa course sous la lune. Jahel, agitée, s'éveille. Pendant sa scène

avec le chevalier, les nuages affecteront des formes de plus en plus bizarres, comme de serpents enchevêtrés; amas grouillant et furieux. Ainsi, peu à peu, le ciel deviendra un ciel de cauchemar. Il en tombera comme une pluie d'angoisse.

JAHEL, *se dressant sur son séant.*

Chevalier!..

D'ANQUETIL, *encore couché.*

Jahel?

JAHEL

Je me meurs.

D'ANQUETIL, *se soulevant.*

Qu'avez-vous?

JAHEL

Je meurs d'épouvante!
N'entendez-vous pas ces rumeurs?

D'ANQUETIL

Oui, j'entends...

JAHEL

Dieu!

D'ANQUETIL

J'entends qu'il vente.
Dormez.

JAHEL

Non, je ne puis dormir.
Quelque chose en la nuit se trame,

Et je ne cesse de frémir!...

Elle se met debout.

Ah! j'ai peur!

Elle sort de la grotte.

D'ANQUETIL, *la suivant.*

Calmez-vous, chère âme.

JAHEL

Regardez! Regardez le ciel,
Et vous comprendrez ma détresse!

D'ANQUETIL

Que diable! calmez-vous, Jahel!

JAHEL

Non, non! Quelque chose m'oppresse!
Un lugubre pressentiment,
Oiseau noir qui vers mon cœur vole,
M'annonce que, dans un moment...

Frissonnant.

Ha!...

D'ANQUETIL

Jahel, la peur vous rend folle.

JAHEL, *exaltée.*

Oui, j'ai peur du sorcier! J'ai peur!
Je meurs d'épouvante, vous dis-je!
Au ciel, cette horrible vapeur
Prépare quelque affreux prodige.
Dans son désir de se venger
Monsieur d'Astarac persévère!

Nous sommes tous en grand danger.
Ah! chevalier, qu'allons-nous faire?

D'ANQUETIL

Ah! Jahel, pour trembler ainsi,
N'êtes-vous donc qu'une poupée!
Revenez vous étendre ici.

Il essaie de la ramener dans la grotte. A ce moment, sur l'étrange floconnement des nuages affolés, passe, tel un éclair, en une sorte de halo verdâtre tout déchiqueté, une grande ombre fantastique, qui semble être l'ombre même du sorcier.

JAHEL, *qui voit cela.*

Ha!...

D'ANQUETIL, *impressionné, à la fin.*

Qu'ai-je fait de mon épée?...

Il s'en était défait pour dormir. Il la cherche dans la grotte et la ceint de nouveau, pendant que Jahel s'est rapprochée de Jacques.

SCÈNE V

JAHEL, JACQUES, D'ANQUETIL, *puis* JÉROME

JACQUES, *s'éveillant.*

Jahel...

JÉROME, *criant, à gauche.*

Haha!...

D'Anquetil, aussitôt, s'est élancé vers le pont. Il y arrive à l'instant où Jérome, chancelant, y paraît. D'une main, Jérome se presse la poitrine; de l'autre, il s'accroche au chevalier, qui le soutient jusqu'au tertre.

JAHEL

Seigneur! c'est l'acte meurtrier!

JACQUES, *figé sur place.*

O mon Dieu, quel forfait t'a-t-il plu de permettre?

JÉROME, *arrivé près du tertre.*

Jacques, mon fils...

Il tombe assis, d'abord.

JACQUES

O mon bon maître,
Hélas! est-ce donc vous que j'entendis crier?

JÉROME

Près de ce pont, du sorcier la main sûre
M'a frappé...

D'Anquetil, l'épée nue, se précipite par la gauche.

SCÈNE VI

JAHEL, JACQUES, JÉROME

JAHEL

Ciel!

JACQUES

Du sang!

JÉROME

Il sort d'une blessure
Dont, je le sens, mon fils, je ne reviendrai pas.
L'heure sonne; et je suis en face du trépas.

JACQUES

Oh! non, non! Vous vivrez!... Jahel!... Quoi donc! Personne
Ne viendra... pour l'aider, le guérir?...

JÉROME

L'heure sonne.
Je suis en face du trépas.
Mon fils, ne m'abandonne pas.
Je ne suis plus, mon fils, à présent, qu'un pauvre être
Qui devant Dieu va comparaître.

Il n'y a plus de nuages. Le ciel a blanchi quelque peu. Ce sera bientôt l'aube.

JACQUES, *la tête sur les genoux de Jérôme, que Jahel soutient, à droite.*

Non, vous ne mourrez pas!

JÉROME

Ne pleure pas, pauvret.
Va, ton bon maître, hélas! ne vaut pas un regret.
Car, vois-tu, durant son passage
En cette vie, il n'a pas été l'homme sage
Qui, montrant pour le monde un très pieux dédain,
S'amuse seulement des fleurs de son jardin.
Maintenant que la mort m'appelle,
Je voudrais que ma fin, mon fils, te semblât belle.
Vois : le soleil, déjà, s'élève à l'orient.
Or, c'est vers lui qu'en souriant,
Mon âme va s'envoler toute!...

Une lueur rose s'est élevée au-dessus de l'horizon. Dans peu, le soleil rayonnera. A reculons, l'épée à la main, d'Anquetil reparaît sur le pont. Lentement, il remet son arme au fourreau; puis, lentement encore, il revient vers Jérôme.

SCÈNE VII

JAHEL, JACQUES, JÉROME, D'ANQUETIL

JÉROME

Mais, avant de partir pour l'éternelle route,
Sachez que je pardonne à qui m'a poignardé.

D'ANQUETIL, *simplement.*

Trop tard. Dans le néant il vous a précédé.

JÉROME

La paix sur son âme immortelle,
Et que Dieu le prenne à merci!...
Jahel est libre, alors?... Mais pourquoi pleure-t-elle?

JAHEL

Ah! monsieur, suis-je pas cause de tout ceci!

JÉROME

Rassure-toi, chère petite :
Tu n'es responsable de rien...
Ma mort pour ce matin, Jahel, était prescrite!...
Jacque et toi reviendrez à la ville. C'est bien...
Et quant au chevalier, qu'une nouvelle charge
Vient d'accabler, en hâte il doit prendre le large...

D'ANQUETIL

Il faut vous secourir, d'abord !

JÉROME

Non, non! Par le dieu que j'invoque,
Inutile, mon cher, je suis un homme mort...
Soulevez-moi... Ha ! je suffoque !...
Jacques... sur ton... sur ton bon maître finissant
Penche, encore une fois, mon fils, ta douce face...
Au revoir... souviens-toi que l'homme, quoi qu'il fasse,
Est toujours un grand innocent...
Avec Jahel, oui, je t'en prie,
Retourne à la rôtisserie...
Ne lis plus. N'écris pas. Vis dans l'humilité.
Sois simple, et tu seras près de la vérité.

JACQUES, *sanglotant.*

Mon bon maître...

JÉROME

Sur moi je ne veux pas qu'on pleure...
Ce seraient des pleurs superflus...
A l'horloge du temps j'entends sonner mon heure...
C'est bien, c'est naturel : j'étais, je ne suis plus...
Ma mort ne doit pas être une chose affligeante...
Il ne faut pas pleurer, Jacques... Je veux qu'on chante !...
Allons, voyons, chante avec moi...

Se redressant une dernière fois :

« Sous le porche de Saint-Benoît... »

Mais il s'arrête, rassemble son suprême souffle, et dit :

Ainsi, je chanterai, Seigneur, si tu me livres,
Dans l'éternité de ton ciel,
Du vin frais... et des livres!

Il meurt.

JACQUES, *sanglotant.*

Jahel! Jahel!

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 9791-1-20.

THÉATRE COMPLET

DE

OCTAVE FEUILLET

TOME PREMIER

Un Bourgeois de Rome. — Le Pour et le Contre. — La Crise. — Péril en la demeure. — Le Village. — La Fée. — Le Roman d'un jeune homme pauvre.

TOME II

Le Cheveu blanc. — La Tentation. — Rédemption. — Montjoie.

TOME III

La Belle au bois dormant. — Le Cas de Conscience. — Julie. — Dalila. — L'Acrobate.

TOME IV

Le Sphinx. — Les Portraits de la Marquise. — Un Roman parisien. — La Partie de dames. — Chamillac.

TOME V

Échec et Mat. — York. — Palma ou la Nuit du Vendredi-Saint. — La Vieillesse de Richelieu.
